

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ALFRED DE VIGNY

PAR

MAURICE PALÉOLOGUE

ALFRED DE VIGNY

VOLUMES DE LA COLLECTION DÉJÀ PARUS

DANS L'ORDRE DE LA PUBLICATION

VICTOR COUSIN, par M. *Jules Simon*, de l'Académie française.
MADAME DE SÉVIGNÉ, par M. *Gaston Boissier*, secrétaire perpétuel de l'Académie française.
MONTESQUIEU, par M. *Albert Sorel*, de l'Académie française.
GEORGE SAND, par M. *E. Caro*, de l'Académie française.
TURGOT, par M. *Léon Say*, de l'Académie française.
THIERS, par M. *P. de Rémusat*, de l'Institut.
D'ALEMBERT, par M. *Joseph Bertrand*, de l'Académie française.
VAUVENARGUES, par M. *Maurice Paléologue*.
MADAME DE STAEL, par M. *Albert Sorel*, de l'Académie française.
THÉOPHILE GAUTIER, par M. *Maxime Du Camp*, de l'Académie française.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, par M. *Arvède Barine*.
MADAME DE LA FAYETTE, par M. le comte *d'Haussonville*, de l'Académie française.
MIRABEAU, par M. *Edmond Rousse*, de l'Académie française.
RUTEBEUF, par M. *Clédat*, professeur de Faculté.
STENDHAL, par M. *Édouard Rod*.
ALFRED DE VIGNY, par M. *Maurice Paléologue*.
BOILEAU, par M. *G. Lanson*.
CHATEAUBRIAND, par M. *de Lescure*.
FÉNELON, par M. *Paul Janet*, de l'Institut.
SAINT-SIMON, par M. *Gaston Boissier*, secrétaire perpétuel de l'Académie française.
RABELAIS, par M. *René Millet*.
J.-J. ROUSSEAU, par M. *Arthur Chuquet*, professeur au Collège de France.
LESAGE, par M. *Eugène Lintilhac*.
DESCARTES, par M. *Alfred Fouillée*, de l'Institut.
VICTOR HUGO, par M. *Léopold Mabilleau*.
ALFRED DE MUSSET, par M. *Arvède Barine*.
JOSEPH DE MAISTRE, par M. *George Cogordan*.
FROISSART, par Mme *Mary Darmesteter*.
DIDEROT, par M. *Joseph Reinach*.
GUIZOT, par M. *A. Bardoux*, de l'Institut.
MONTAIGNE, par M. *Paul Stapfer*, professeur de Faculté.
LA ROCHEFOUCAULD, par M. *J. Bourdeau*.
LACORDAIRE, par M. le comte *d'Haussonville*, de l'Académie française.
ROYER-COLLARD, par M. *E. Spuller*.
LA FONTAINE, par M. *Georges Lafenestre*, de l'Institut.
MALHERBE, par M. le duc *de Broglie*, de l'Académie française.
BEAUMARCHAIS, par M. *André Hallays*.
MARIVAUX, par M. *Gaston Deschamps*.
RACINE, par M. *Gustave Larroumet*, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.
MÉRIMÉE, par M. *Augustin Filon*.
CORNEILLE, par M. *Gustave Lanson*.
FLAUBERT, par M. *Emile Faguet*, de l'Académie française.
BOSSUET, par M. *Alfred Rebelliau*.
PASCAL, par M. *Emile Boutroux*, de l'Institut.
FRANÇOIS VILLON, par M. *G. Paris*, de l'Académie française.
ALEXANDRE DUMAS père, par M. *Hippolyte Parigot*.
ANDRÉ CHENIER, par M. *Em. Faguet*, de l'Académie française.

Chaque volume, avec un portrait en héliogravure . . . . . . 2 fr.

[illegible]-02. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 12- 2.



ALFRED DE VIGNY

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ALFRED DE VIGNY

PAR

MAURICE PALÉOLOGUE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1903

Entre toutes les personnes qui, dans l'intérêt de cette étude, ont bien voulu me confier des documents inédits, M. Louis Ratisbonne, légataire des œuvres d'Alfred de Vigny, a droit à la meilleure part de ma reconnaissance : je lui dois d'avoir pu consulter les quatre-vingts cahiers manuscrits sur lesquels le poète a consigné, quarante années durant, le journal secret de sa vie intérieure et qu'une expresse volonté de l'auteur condamne à une destruction prochaine : les courts fragments qui ont été publiés en 1867 sous le titre de Journal d'un poète *attestent la haute valeur morale de ces pages intimes.*

J'ai, de même, une obligation particulière au vicomte de Spœlberch de Lovenjoul, le savant historien des œuvres de Balzac et de Théophile Gautier, qui m'a ouvert avec générosité les trésors de sa collection d'autographes, véritables archives du romantisme : la communication qu'il m'a donnée des Mémoires *inédits de Sainte-Beuve m'a été d'un grand prix.*

ALFRED DE VIGNY

I

ANNÉES DE JEUNESSE ET DE PRODUCTION

Chateaubriand s'étant un jour vanté d'appartenir à l'une des plus anciennes familles de la Bretagne et de la Monarchie française, ce fut, quelque temps, la mode parmi ses disciples en romantisme de se targuer des plus hautes origines nobiliaires. Ridicule chez la plupart d'entre eux, cette prétention était à peu près fondée chez Alfred de Vigny, dont, effectivement, les ancêtres possédaient fief, aux dernières années du xvie siècle. Mais si Victor Hugo, petit-fils d'un maître menuisier de Nancy, ne craignait pas de se dire « issu en ligne directe de Georges Hugo, capitaine des gardes du duc de Lorraine, anobli dès 1531 », pourquoi le descendant authentique des Vigny aurait-il eu scrupule à faire remonter de quelques

degrés sa généalogie? « Mes pères, écrit-il dans son *Journal intime,* avaient longtemps avant Charles IX un rang élevé dans l'État », et il cite comme preuve l'extrait d'un brevet de 1570 qui, loin de reconnaître la noblesse de ses ascendants, semble la conférer pour la première fois à l'un d'eux [1].

Quant au *rang élevé* qu'ils auraient tenu jusqu'alors, une pièce récemment produite [2] nous apprend que François de Vigny, premier anobli du nom, était simple receveur des rentes de la Ville de Paris en l'année 1575. Ailleurs encore, évoquant un souvenir de jeunesse, Alfred de Vigny a écrit : « Je ne comprenais pas que le château de Vigny (sur la route de Rouen) ne m'appartînt pas. Rien pourtant n'était plus simple et plus juste. Le cardinal G. d'Amboise l'avait acheté, en 1554, des Saint-Pol (mes parents), famille où cette terre avait passé par alliance. Le connétable Anne de Montmorency tint cette terre de la maison d'Amboise par acquisition. Le chancelier de l'Hôpital s'y retira et y mourut en 1568. Ce fut ce château dont il fit ouvrir toutes les portes aux assassins. Je m'y arrêtai une fois dans ma vie, étant officier de la garde royale. Le

1. Les armes des Vigny étaient : d'argent cantonné de quatre lions de gueules, à l'écusson en abîme, d'azur à la fasce d'or, accompagné en chef d'une merlette d'or, en pointe d'une merlette de même entre deux coquilles d'argent.

2. L'*Intermédiaire*, XXIII, 533.

village de Bordeaux de Vigny est sur la route et *au bord de l'eau,* en effet, comme le dit son nom. Le château est dans un fond et flanqué de quatre grandes tours. Je me souviens que les officiers de mon bataillon, charmés, disaient-ils, d'être chez moi, voulurent être reçus par moi à Vigny, et je leur donnai un assez mauvais déjeuner dans la mauvaise auberge du pauvre village. J'avais dix-neuf ans, lors de ce déjeuner de sous-lieutenants; j'étais rose et blond, marchant à pied sur la grande route à la tête de mes vieux soldats, et si fier de mon épaulette que je ne l'aurais pas changée contre les tours dont je n'avais plus que le nom, pas plus que je n'eusse changé mon repas militaire contre les festins de mes pères, dont la fumée a noirci les vieilles cheminées. »

Le récit est joli; mais, des faits historiques sur lesquels il repose, pas un n'est exact : la terre de Vigny n'a pu être achetée en 1554 par le cardinal d'Amboise qui n'était plus de ce monde depuis quarante-quatre ans; elle ne fut pas non plus la propriété du chancelier de l'Hôpital qui mourut à vingt lieues de là, au château de Vign*ay*, et non pas en 1568, mais en 1573; elle fut, il est vrai, possédée par le connétable de Montmorency, mais c'était avant que d'être acquise par les Saint-Pol; enfin, jamais elle n'échut à la branche de cette famille dont un

membre épousa, au XVIIIe siècle, une demoiselle de Vigny; et, par suite, à aucune époque elle n'a appartenu aux ancêtres du poète.

Mais cette prétention ne fut, chez Alfred de Vigny, qu'un travers de jeunesse. Il reconnaîtra un jour qu'il est dans les choses de l'esprit un principe supérieur d'aristocratie et que la noblesse de l'âme prime celle du sang. Il ne déroulera plus alors la longue lignée de ses aïeux que pour les subordonner à lui-même et se proclamer le véritable chef de leur race. Et s'adressant à une amante mystérieuse, il s'écriera :

Si l'orgueil prend ton cœur quand le peuple me nomme,
Que de mes livres seuls te vienne ta fierté.
J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme
Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.
J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire.
Qu'il soit ancien, qu'importe? il n'aura de mémoire
Que du jour seulement où mon front l'a porté.

Dans le caveau des miens plongeant mes pas nocturnes,
J'ai compté mes aïeux suivant leur vieille loi.
J'ouvris leurs parchemins, je fouillai dans leurs urnes
Empreintes, sur le flanc, des sceaux de chaque roi.
A peine une étincelle a relui dans la cendre.
C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre;
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

Leur nom, d'ailleurs, paraît peu dans l'histoire : à peine quelques mentions çà et là dans les Mémoires

du XVIIe et du XVIIIe siècle, dans le *Journal* du duc de Luynes par exemple.

Presque tous servirent à l'armée, et du plus rude service. Trop peu fortunés pour faire grande figure à Versailles, trop fiers pour se résigner aux petits emplois de cour, ambitieux pour toute récompense

D'apposer Saint-Louis en croix sur leur cuirasse,

ils revenaient, leurs campagnes terminées, vieillir et mourir sur leurs terres de Beauce, « au Tronchet, à Emarville, Moncharville, Isy, Frène, Jonville, Gravelle et autres lieux », chaque génération nouvelle accroissant ainsi l'héritage moral, la forte tradition d'honneur et de désintéressement qu'elle tenait de ses devancières.

M. de Vigny, père du poète, ancien officier blessé à la guerre de Sept Ans, avait, aux premières heures de la Révolution, contracté mariage avec une personne d'une exquise beauté physique et d'une rare distinction morale, la fille de M. de Baraudin, chef d'escadres de la marine royale. Jetés par la Terreur dans les prisons de Loches, les deux époux avaient continué d'habiter la ville après Thermidor, et, le 27 mars 1797 [1], un fils leur était né qui reçut les prénoms d'Alfred-Victor.

1. Cette date, sur laquelle des doutes se sont longtemps élevés, est formellement établie par l'acte de naissance ci-

Conduit fort jeune à Paris, l'enfant fut placé de bonne heure au collège.

Ses premières impressions dans ce milieu nouveau furent toutes de tristesse et d'effroi : l'égoïsme et la malignité de ses camarades, l'indifférence hautaine des professeurs, la rigueur de la discipline, la froide austérité des locaux et des cours, cette absence complète de douceur et de tendresse dans les êtres et les choses lui étreignirent si dure-

dessous, extrait des archives de Loches, et qui n'a pas encore été publié.

« Aujourd'huy huit germinal an cinq de la République « française une et indivisible à quatre heures du soir. Devant « moy Jean Picard-Ouvrard, agent municipal de la commune « de Loches, soussigné. Est comparu à la maison commune « de Loches le citoyen Léon Pierre Devigny accompagné du « citoyen Joseph Nogerée, propriétaire, âgé de cinquante- « cinq ans, et de la citoyenne Rose Charles Maussabré, « épouse dudit Nogerée, âgée de quarante-cinq ans domi- « ciliés de cette commune ; lequel m'a déclaré que la citoyenne « Marie Jeanne Amélie Baraudin, son épouse en légitime « mariage est accouchée hier sur les dix heures du soir, dans « son domicile situé faubourg de Gesgon en cette commune, « d'un enfant mâle qu'il m'a présenté et auquel il a donné « les prénoms de Alfred-Victor. D'après cette déclaration « que le citoyen Joseph Nogerée et la citoyenne Rose Charles « Maussabré ont certifiée véritable, j'ai rédigé le présent acte « en présence du citoyen Léon Pierre Devigny, perre de l'en- « fant et des deux témoins ci-dessus dénommés qui ont signé « avec moy.

« Fait à la maison commune de Loches les jour, mois et « an que dessus.

« Signé : Nogerée, Maussabré, Denogérée, Sophie de « Baraudin, Baraudin, Léon Devigny, Picard-Ouvrard, « adjoint. »

ment le cœur, qu'il en garda pour jamais une teinte de mélancolie dans l'esprit[1]. Mais, des deux facultés qui devaient dominer sa vie morale, la sensibilité n'était pas seule à s'exercer en lui, et déjà l'imagination, s'éveillant, le consolait par ses premiers enchantements.

C'était le temps, en effet, où commençait la grande épopée impériale, et le souffle de gloire qui emportait alors vers Napoléon les esprits les plus réfléchis faisait tourner toutes les jeunes têtes. Jamais la vie n'avait offert aux adolescents de si radieuses perspectives, jamais elle ne leur avait fait des promesses plus magnifiques. Dans leurs cœurs, des fanfares guerrières résonnaient sans cesse; et dans leurs songes passait et repassait, comme une vision éblouissante, l'Empereur avec ses douze maréchaux, sa Garde et sa Grande Armée.

L'âme du jeune Vigny s'ouvrait plus qu'une autre à ces influences extérieures : « La guerre était debout dans le lycée, écrira-t-il un jour; le tambour étouffait à mes oreilles la voix des maîtres, et la voix mystérieuse des livres ne nous parlait qu'un langage froid et pédantesque. Nulle méditation ne pouvait enchaîner longtemps des têtes étourdies

1. « Le collège bien triste et bien froid me faisait mal par mille douleurs et mille afflictions. » Lettre à Brizeux, 2 août 1831.

sans cesse par les canons et les cloches des *Te Deum!*

« Les maîtres mêmes ne cessaient de nous lire les bulletins de la Grande Armée, et nos cris de *Vive l'Empereur!* interrompaient Tacite et Platon. Nos précepteurs ressemblaient à des hérauts d'armes, nos salles d'étude à des casernes, nos récréations à des manœuvres, et nos examens à des revues.

« *Il me prit alors un amour vraiment désordonné de la gloire des armes.* »

A seize ans et demi, cette passion s'exaltant, il ne laissa de trêve à ses parents qu'on ne lui eût permis d'abandonner ses classes et d'entrer dans l'armée.

On était aux sombres jours de 1814. L'Empire n'était plus. Mais l'orage qui l'avait emporté grondait encore, et personne ne croyait au calme durable de la paix.

La Maison militaire du roi, qui venait d'être rétablie, cherchait précisément à se recruter au sein des familles aristocratiques : elle ne trouvait à enrôler que des enfants, comme si les hécatombes de vingt années de guerre eussent pris tous les hommes. Malgré son extrême jeunesse, Alfred de Vigny fut aussitôt pourvu d'un brevet de sous-lieutenant aux escadrons nobles des Gendarmes rouges, tandis que, dans une disposition d'esprit toute semblable,

Alphonse de Lamartine, de sept ans plus âgé, entrait aux Gardes du corps.

Huit mois plus tard, bien que très souffrant d'une blessure à la jambe, le jeune Garde rouge chevauchait sur la route de Gand, derrière la berline de Louis XVIII, et durant les Cent-Jours il suivit le sort de la cour exilée.

Un vif désappointement l'attendait à son retour à Paris. Les escadrons de la Maison rouge, dont le luxe, l'arrogance et les privilèges avaient soulevé pendant la première Restauration l'animosité de toute l'armée, étaient licenciés et leurs officiers versés dans les compagnies de la Garde à pied. Le sacrifice inattendu de son bel uniforme écarlate, de son cheval et de son équipement, dont sa naïveté enfantine était si fière, fut un coup pour le jeune sous-lieutenant. C'était la dernière de ses illusions de gloire militaire qui s'évanouissait ainsi. En quelques semaines, elles étaient toutes tombées; à chaque pas qu'il avait fait sur la route de Flandre, quelqu'une était restée derrière lui. Il avait rêvé les marches victorieuses en pays ennemi : on lui avait fait escorter les voitures et les bagages d'une cour fugitive; il s'était vu entrant, musique en tête, triomphalement à Vienne, à Berlin : il était revenu tristement dans Paris, à la suite d'un roi qui ne montait même pas à cheval et sous la protection d'armées

étrangères. Et maintenant, plus de champs de bataille, plus d'honneur, plus d'imprévu; mais chaque jour le terrain de manœuvre, la caserne et toutes les misères du service de garnison.

Il se produisit alors chez Alfred de Vigny ce que l'on constate chez ces plantes vigoureuses auxquelles un obstacle soudain intercepte la lumière ou l'eau et qui par de brusques détours trouvent d'instinct une autre issue à leurs tiges et à leurs racines. Subitement distraites de leur premier objet, ses facultés, cherchant ailleurs leur emploi, se tournèrent vers la vie intérieure et la rêverie poétique.

A ce point de vue, le milieu nouveau où les circonstances l'avaient placé était plus favorable qu'il ne semblerait dès l'abord. La vie militaire du temps de paix offre en effet, offrait alors surtout par le contraste qu'elle présentait avec l'ère précédente, des conditions assez propices au développement intime et comparables sous plus d'un rapport à celles que la vie monastique réunit si ingénieusement.

La régularité des exercices, la monotonie des occupations quotidiennes, l'importance accordée aux pratiques extérieures, loin de nuire à la pensée, la disciplinent en la ramenant à intervalles réguliers sur elle-même; et c'est ainsi qu'une forme d'existence, si médiocre à tant d'égards, a pu devenir

pour certaines âmes une très forte école d'originalité morale et intellectuelle.

Dès l'enfance il avait eu le goût, la passion de la lecture. Lamartine et Victor Hugo ont souvent raconté qu'ils s'étaient nourris, dans leurs plus tendres années, des œuvres les plus fortes de la pensée humaine, et que c'était leur habitude de porter avec eux dans leurs promenades la Bible, Tacite, Eschyle; je crois même qu'à la longue, par une de ces illusions rétrospectives qui sont si communes chez les grands hommes, ils avaient fini par se le persuader à eux-mêmes. Alfred de Vigny ne s'est point ouvert de ce sujet au public; mais ses lettres, ses cahiers de notes et de souvenirs, attestent que le soir, au retour du collège, il dévorait les livres de la bibliothèque paternelle, tous les ouvrages d'histoire qui tombaient sous sa main, la Bible et surtout l'Ancien Testament, les philosophes du XVIIIe siècle, enfin les écrivains de l'antiquité hellénique et particulièrement Homère qu'il traduisait du grec en anglais, s'amusant à comparer ensuite sa traduction à celle de Pope.

Alors donc qu'il servait encore aux escadrons de la Maison du roi, son instinct et « un invincible amour de l'harmonie » l'avaient sollicité à écrire en vers, et, de cette première tentative, une pièce charmante, *la Dryade,* nous est restée. Deux pasteurs rivaux célèbrent en strophes alternées, l'un les

ivresses de la passion sensuelle, l'autre les extases de l'amour pur : une Dryade est leur arbitre :

Ida! j'adore Ida, la légère Bacchante,

chante Ménalque.

Un jour, jour de Bacchus, loin des jeux égaré,
Seule je la surpris au fond du bois sacré :
Le soleil et les vents, dans ces bocages sombres,
Des feuilles sur ses traits faisaient flotter les ombres;
Lascive, elle dormait sur le thyrse brisé;
Une molle sueur, sur son front épuisé,
Brillait comme la perle en gouttes transparentes
Et ses mains, autour d'elle, et sous le lin errantes,
Touchant la coupe vide, et son sein tour à tour,
Redemandaient encore et Bacchus et l'Amour.

Et Bathylle reprend :

C'est toi que je préfère, ô toi, vierge nouvelle.
. . . .
Rougissante, elle vint pour la première fois.
Ses bras blancs soutenaient sur sa tête inclinée
L'amphore, œuvre divine aux fêtes destinée,
Qu'emplit la molle poire, et le raisin doré,
Et la pêche au duvet de pourpre coloré;
Des pasteurs empressés l'attention jalouse
L'entourait, murmurant le nom sacré d'épouse;
Mais en vain : nul regard ne flatta leur ardeur;
Elle fut toute aux dieux et toute à la pudeur.

Ces vers, que l'on croirait transcrits de l'Anthologie grecque, rappellent ou plutôt annoncent la manière fraîche et plastique d'André Chénier; car en 1815 on continuait d'ignorer qu'un grand poète avait suc-

combé le 7 thermidor, et quatre années devaient s'écouler encore avant que son œuvre exquise fût révélée au public [1].

De cette période où le jeune officier préludait ainsi à la poésie, une gracieuse élégie, *Symétha*, et quelques fragments nous restent encore. Mais à peine avait-il accordé sa lyre dans ce ton, qu'il changeait aussitôt d'inspiration. Déjà la vision légère des choses ne lui suffisait plus; il lui fallait les pénétrer d'une vue plus profonde, saisir entre elles des rapports plus délicats; et toutes ses rêveries se terminaient en méditations.

Les traces de cette disposition sont visibles dans un petit recueil de vers qu'il publia sans nom d'auteur en 1822 et qui passa d'ailleurs inaperçu [2] : elle

1. Sainte-Beuve, dans un article des *Nouveaux Lundis* célèbre par sa malveillance à l'égard d'Alfred de Vigny, a formellement accusé l'auteur de la *Dryade* et de *Symétha* d'avoir « vieilli ces pièces de cinq années », pour échapper au reproche de s'être inspiré d'André Chénier. A la rigueur, Alfred de Vigny pouvait connaître les trois ou quatre fragments d'églogues qui avaient paru jusqu'alors, perdus dans un numéro du *Mercure* ou rejetés dans une note du *Génie du christianisme*; mais rien n'autorise à croire qu'il ait antidaté ses premières productions poétiques. D'ailleurs, Sainte-Beuve n'appuie son accusation d'aucune preuve : il se borne à affirmer.

2. Ce recueil (1 vol. in-8) porte le simple titre de POÈMES. Il se compose de deux parties, dont l'une renferme *Héléna*, poème en trois chants supprimé dans toutes les éditions postérieures, et dont l'autre se divise en POÈMES ANTIQUES

se manifeste avec éclat dans le poème de *Moïse* qui, écrit aussi en 1822, ne parut que quatre ans plus tard.

Moïse personnifie la solitude de l'âme dans le génie.

Tandis qu'Israël plante ses tentes aux confins de la terre promise, le législateur hébreu gravit, un soir, les pentes du mont Nébo pour se rendre à l'appel de Dieu.

Sur le vaste horizon promenant un coup d'œil,
Il voit d'abord Phasga, que des figuiers entourent;
Puis, au delà des monts que ses regards parcourent,
S'étend tout Galaad, Ephraïm, Manassé,
Dont le pays fertile à sa droite est placé;
Vers le midi, Juda, grand et stérile, étale
Ses sables où s'endort la mer occidentale;
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,
Couronné d'oliviers, se montre Nephtali;
Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes,
Jéricho s'aperçoit, c'est la ville des palmes;
Et, prolongeant ses bois, des plaines de Phogor,
Le lentisque touffu s'étend jusqu'à Ségor.
Il voit tout Chanaan, et la terre promise,
Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise.
Il voit; sur les Hébreux étend sa grande main,
Puis vers le haut du mont il reprend son chemin.

Parvenu au sommet de la montagne sainte, seul, face à face avec Dieu, il lui ouvre son âme et implore

(la *Dryade*, *Symétha*, la *Somnambule*), Poèmes judaïques (la *Fille de Jephté*, le *Bain*, la *Femme adultère*), Poèmes modernes (la *Prison*, le *Bal*, le *Malheur*).

de mourir. Une lassitude immense pèse sur son cœur; car depuis que le souffle divin l'a pénétré, il a vécu, grande âme dépareillée, sevré des tendresses humaines. Du plus loin qu'ils l'apercevaient, les hommes se disaient :

Il nous est étranger ;
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme;
Car ils venaient, hélas! d'y voir plus que mon âme.
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir;
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
M'enveloppant alors de la colonne noire,
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,
Et j'ai dit dans mon cœur : Que vouloir à présent?
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche;
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.

Tant que sa mission n'était pas accomplie, il a porté sans murmure le fardeau de sa grandeur; mais aujourd'hui que la pensée du salut d'Israël ne soutient plus son courage, il succombe sous le poids de ses tristesses accumulées, et, comme un refrain douloureux répété de strophe en strophe, son âme exténuée exhale cette prière vers Dieu :

O Seigneur, j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!

Quelle fatigue de sa supériorité! Quelle mélancolie de sa toute-puissance! Quelle poignante misère que

celle de ce grand génie qui aspire à la mort comme à la seule chose qui lui soit désormais commune avec tous les hommes ! Est-ce la profondeur de la pensée, la noblesse des formes, la solennité de l'inspiration? Mais la lecture de ces strophes évoque impérieusement à l'esprit l'image colossale du *Moyses surgens* de Michel-Ange, comme si une secrète parenté unissait l'œuvre du poète au chef-d'œuvre de l'artiste et que l'une ne fût venue que pour compléter et interpréter l'autre.

Le *Moïse* était à peine achevé, que la grande idée dont il est le symbole se représentait à l'imagination d'Alfred de Vigny. Mais, cette fois, d'autres fibres, plus intimes, plus profondes, vibraient en lui, et, l'émotion se transposant, un poème exquis, *Eloa*, naissait de sa rêverie (1823).

Eloa est la peinture de l'amour dans sa nuance la plus délicate, la pitié. D'une larme versée par le Christ au tombeau de Lazare et recueillie par des séraphins, est née parmi les anges une créature d'une ineffable beauté : Dieu l'a nommée Eloa.

Elle apprend un jour qu'un de ses frères célestes, le plus beau de tous, gémit dans les ténèbres pour avoir jadis encouru la malédiction divine ; mais, loin de frémir d'horreur à cette révélation, la vierge sent éclore en son cœur un émoi plein de douceur et de

mélancolie : c'est la pitié et c'est l'amour. Dès lors, plus de paix pour elle.

Les cantiques sacrés troublaient sa rêverie,
Car rien n'y répondait à son âme attendrie.
. . . .
Et toujours dans la nuit un rêve lui montrait
Un ange malheureux qui de loin l'implorait.

Obsédée par cette vision suppliante, elle ouvre, un soir, ses ailes d'or et descend jusqu'aux lieux où le Réprouvé subit son exil éternel.

L'ange maudit n'a rien perdu de sa beauté, la flamme de ses yeux ne trahit pas la laideur de son âme, et c'est d'une voix douce qu'il interpelle Eloa rougissante :

Je suis un exilé que tu cherchais peut-être.
. . . .
Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connait pas.
Sur l'homme j'ai fondé mon empire de flamme,
Dans les désirs du cœur, dans les rêves de l'âme,
Dans les désirs du corps, attraits mystérieux,
C'est moi qui fais parler l'épouse dans ses songes ;
La jeune fille heureuse apprend d'heureux mensonges ;
Je leur donne des nuits qui consolent des jours ;
Je suis le roi secret des secrètes amours.
. . . .
J'ai pris au Créateur sa faible créature ;
Nous avons, malgré lui, partagé la nature :
Je le laisse, orgueilleux des bruits du jour vermeil,
Cacher des astres d'or sous l'éclat d'un soleil ;
Moi, j'ai l'ombre muette, et je donne à la terre
La volupté des soirs et les biens du mystère.

Et suivant du regard l'effet de ses paroles perfides, le séducteur déploie, pour achever de troubler sa victime, le merveilleux décor et toutes les puissances voluptueuses d'une nuit d'amour :

Sitôt que, balancé sous le pâle horizon,
Le soleil rougissant a quitté le gazon,
Innombrables esprits, nous volons dans les ombres
En secouant dans l'air nos chevelures sombres;
L'odorante rosée alors jusqu'au matin
Pleut sur les orangers, le lilas et le thym.
La nature, attentive aux lois de mon empire,
M'accueille avec amour, m'écoute et me respire;
Je redeviens son âme, et pour mes doux projets,
Du fond des éléments j'évoque mes sujets.
Convive accoutumé de ma nocturne fête,
Chacun d'eux en chantant à s'y rendre s'apprête.
Vers le ciel étoilé, dans l'orgueil de son vol,
S'élance le premier l'éloquent rossignol;
Sa voix sonore, à l'onde, à la terre, à la nue,
De mon heure chérie annonce la venue;
Il vante mon approche aux pâles alisiers,
Il la redit encore aux humides rosiers;
Héraut harmonieux, partout il me proclame;
Tous les oiseaux de l'ombre ouvrent leurs yeux de flamme.
. . . .
L'hymne de volupté fait tressaillir les airs,
Les arbres ont leurs chants, les buissons leurs concerts,
Et, sur les bords d'une eau qui gémit et s'écoule,
La colombe de nuit languissamment roucoule.

Puis il s'écrie :

La voilà sous tes yeux l'œuvre du Malfaiteur;
Ce Méchant qu'on accuse est un consolateur

Qui pleure sur l'esclave et le dérobe au maître,
Le sauve par l'amour des chagrins de son être,
Et, dans le mal commun lui-même enseveli,
Lui donne un peu de charme et quelquefois l'oubli.

Trois fois, en écoutant ces paroles qui sonnent si étrangement à l'oreille d'une habitante des cieux, Eloa s'est voilé le visage. Une lutte douloureuse se livre en son cœur entre la pudeur et l'amour. Mais elle ne peut déjà plus fuir. Née d'une larme de pitié, elle obéit à son instinct qui est d'aimer et de consoler. Vainement les voix d'en haut la rappellent : elle ne s'appartient plus.

Eloa, sans parler, disait : Je suis à toi ;
Et l'ange ténébreux dit tout bas : Sois à moi !
Sois à moi ! . . . .
Tu n'as jamais compris ce qu'on trouve de charmes
A présenter son sein pour y cacher des larmes.
Viens, il est un bonheur que moi seul t'apprendrai ;
Tu m'ouvriras ton âme, et je l'y répandrai.

La pudeur est vaincue par la pitié. Eloa cède éperdue. Le ciel lumineux ne la reverra plus.

Telle est la trame légère de ce poème que Théophile Gautier proclamait « le plus parfait de notre littérature » et qui est assurément une des plus exquises inspirations de la poésie mystique. Rien n'y est réel, mais tout y est d'une vérité idéale absolue. On dirait que le style même a des transparences d'opale, et l'on ne peut rêver un coloris plus subtil, des

nuances plus délicates, des tons plus diaphanes. Seule, la Miranda de Shakespeare est douée d'un pareil charme de songe; mais je ne sais si Eloa n'est pas supérieure à sa sœur spirituelle, car, sous des formes plus frêles encore, elle concentre de plus puissantes énergies d'amour et de dévouement.

L'apparition de ces poésies marquait une heure importante dans notre histoire littéraire. Un esprit nouveau naissait en France.

Il venait en effet de se former à Paris un groupe de jeunes gens qu'unissait un même idéal littéraire, politique et religieux, idéal bien confus encore, où l'on distinguait seulement la tendance au mysticisme, le culte du moyen âge et de sa chevalerie, l'horreur des doctrines du XVIIIe siècle et de la Révolution, et par-dessus tout, cet éternel besoin de nouveauté qui est peut-être le plus puissant ressort de l'esprit humain.

Un journal bi-hebdomadaire, le *Conservateur littéraire*, leur avait d'abord servi d'organe, et le choix de ce titre indiquait qu'ils se réclamaient de Chateaubriand, maître alors du grand *Conservateur,* et qu'à ses côtés ils se proposaient de soutenir le même combat. Une revue mensuelle, la *Muse française*, succéda bientôt au journal, et les écrivains qui la composaient signaient Victor Hugo, Soumet, Guiraud, de Saint-

Valry, Émile Deschamps et Alfred de Vigny. Elle avait pris pour épigraphe ces vers de Virgile :

> Jam redit et Virgo.....
> Jam nova progenies cælo demittitur alto.

On se réunissait chez Nodier, d'abord dans le petit appartement de la rue de Provence, puis à l'Arsenal dont l'auteur de *Trilby* venait d'être nommé le bibliothécaire.

De Vincennes où il tenait garnison, Alfred de Vigny se rendait assidûment à ces réunions. Une amitié soudaine l'unit à Victor Hugo dès qu'ils se rencontrèrent, intimité charmante d'âmes déjà faites quoique jeunes encore, mais plus enthousiaste que profondément tendre, véritable amitié de poètes et d'artistes, où l'imagination tenait plus de place que le cœur, et pareille à ces fleurs hâtives dont l'éclat et le parfum ne durent qu'un jour.

Lors de son mariage, en 1822, Victor Hugo s'était fait honneur d'être assisté d'Alfred de Vigny comme témoin. Et quelques mois plus tard, celui-ci lui avait rendu cette marque d'amitié en lui confiant le soin de publier durant son absence le poème d'*Eloa*.

Au mois de mars 1823, Alfred de Vigny avait, en effet, quitté brusquement Paris. La guerre d'Espagne venait d'éclater, et le poète officier, rendu soudain à

ses premiers rêves, tenté par les glorieuses perspectives qui s'ouvraient inopinément à son activité, avait aussitôt réclamé et obtenu de faire campagne dans un régiment de ligne. Promu capitaine à cette occasion, il répondait aux compliments de son ami Adolphe de Saint-Valry : « Aujourd'hui, lendemain du jour de ma naissance, vient de m'arriver ce nom de capitaine auquel semblent seulement commencer les grandes choses de la guerre, et qui, le premier, donne un peu de liberté et quelque puissance. Avec ce grade m'est arrivée la nouvelle que j'irai en Espagne quand le régiment sera complet. Ainsi, je mérite vraiment toutes vos félicitations puisque je me vois certain de faire cette guerre à la Du Guesclin, et d'*appliquer aux actions les pensées que j'aurais pu porter dans des méditations solitaires et inutiles.* »

Mais il était écrit que chaque étape de sa carrière militaire serait une déception pour Alfred de Vigny : en arrivant aux Pyrénées, sa brigade trouva l'ordre de faire halte pour former réserve en deçà de la frontière.

Après le premier découragement, la poésie lui servit cette fois encore à tromper son ennui. Au spectacle des Pyrénées, au voisinage de Roncevaux, il éprouva bientôt l'impression que H. Heine devait retrouver aux mêmes lieux et traduire dans les strophes charmantes d'*Atta Troll* : « Roncevaux,

lorsque j'entends résonner ton nom, il me semble que s'ouvre dans mon cœur la fleur bleue des souvenirs légendaires.... » Un cortège de visions héroïques se déroula soudain en lui. Et, demandant au rêve les émotions généreuses que la réalité lui refusait, il rendit à l'ombre de Roland un éloquent et pathétique hommage :

Ames des chevaliers, revenez-vous encor?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor?
Roncevaux! Roncevaux! dans la sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée![1]

Sous une inspiration différente, il créait encore sa *Dolorida*, héroïne d'amour touchante et passionnée, bien supérieure aux Andalouses de romance chantées plus tard par Alfred de Musset, vivante et vraie comme les Espagnoles de Mérimée, admirable d'énergie dans la vengeance lorsqu'elle jette pour adieu à son époux infidèle le terrible proverbe : « *Io amo mas à tu amor que à tu vida*. — Ton amour m'est plus cher que ta vie. »

1. L'indication « écrit en 1825 » mise par Vigny à la suite du poème du *Cor* ne doit pas être prise au sens strict : « achevé en 1825 » serait plus exact. Une lettre à A de Saint-Valry datée du printemps de 1823 prouve en effet qu'il composait alors son *Roland*.

Les belles strophes descriptives par lesquelles s'ouvre le *Cor* méritent d'être notées. Ce tableau grandiose du paysage pyrénéen marque le premier essai de la poésie romantique dans un genre où la prose avait depuis longtemps fait ses preuves, — le genre pittoresque.

Enfin, pour que pas un instant ne demeurât innoccupé dans son inaction forcée, il se mettait avec ardeur à un grand travail dont le hasard de ses lectures lui avait donné l'idée. C'était la conjuration de Cinq-Mars, cette sombre tragédie qui jeta comme un voile funèbre sur l'agonie de Louis XIII et de Richelieu. Cette fois, il désertait la forme poétique, la seule où sa pensée se fût encore traduite. Il apercevait en effet dans le roman historique, dont Walter Scott n'avait exploité que les ressources pittoresques, des facilités particulières pour combiner les faits du passé en vue de leur attribuer « la plus grande signification morale » et pour en dégager ce qui l'intéressait par-dessus toute chose, « le spectacle philosophique de l'homme profondément travaillé par les passions de son caractère et de son temps ».

Sur le devant de la scène, trois acteurs seulement : Louis XIII, âme incurablement faible et toujours inquiète, fantôme de roi; Cinq-Mars, héros d'aventure, ambitieux par amour et passionné jusqu'au crime. Au-dessus d'eux, les dominant de toute la supériorité de son génie, l'impérieux Cardinal, disputant à la mort un dernier lambeau de puissance. Au second plan, la gracieuse et mélancolique Marie de Gonzague, la grande figure du malheureux de Thou, et enfin çà et là des comparses.

Comme action, une suite rapide d'événements pathétiques, convergeant à l'épilogue sanglant du 12 septembre 1642.

Un succès très vif accueillit cet ouvrage. Jamais encore l'on n'avait si fortement évoqué les souvenirs de notre histoire nationale ni ranimé les âmes du passé. C'était la première fois aussi, depuis Chateaubriand et Mme de Staël, que la belle prose littéraire réapparaissait dans une œuvre d'imagination et qu'un roman était écrit d'un style aussi pur et coloré.

Pourtant il nous est difficile aujourd'hui de subir, sans nous défendre, le charme que les lecteurs contemporains trouvaient à *Cinq-Mars*. Les exigences que nous ont créées les progrès de la critique historique ne tolèrent plus les libertés grandes qu'Alfred de Vigny s'est permises avec la vérité positive des événements et des caractères. A la différence de Walter Scott, qui n'empruntait que l'esprit et le décor du passé pour des héros et des aventures imaginaires, Alfred de Vigny prenait à l'histoire non seulement le cadre et l'horizon, mais le sujet, les personnages, tout le tableau. Une telle méthode l'entraînait fatalement à altérer les faits les plus avérés comme à dénaturer les physionomies les mieux connues du passé.

Mais dans cette erreur même, une pensée

philosophique lui servait d'excuse. Il croyait, avec tous les idéalistes, que les événements ne sont rien, que le seul fait véritable est le sentiment intérieur des hommes qui ont vécu; il croyait encore, avec Hegel et Carlyle, que « la vie de tout homme illustre a un sens unique et précis » et que chacun d'eux fut à son heure le représentant attitré de l'une des grandes formes poétiques, religieuses ou morales pour lesquelles l'humanité vit et meurt. Pénétré de ces idées, il revendiquait en faveur du romancier le droit de recomposer la biographie de ses personnages selon l'idée générale dont ils furent jadis le type expressif et abrégé, de rétablir dans leur existence cette unité qu'on ne réalise jamais ici-bas, de faire servir ainsi leur mémoire á l'éclatante démonstration de quelque véritè immuable et supérieure [1].

Les *Poèmes antiques et modernes*, *Moïse*, *Eloa*, enfin *Cinq-Mars* avait placé rapidement Alfred de Vigny au premier rang de la jeune école romantique, et mis son talent au plein jour.

Mais aussi chacun de ces succès avait accentué le contraste entre l'importance de sa situation littéraire et la médiocrité de sa position militaire, et peut-être

1. On lit encore dans son *Journal intime* ces deux belles pensées : « L'humanité fait un interminable discours dont chaque homme illustre est l'idée.... Chaque homme n'est que l'image d'une idée de l'esprit général. »

en souffrait-il trop vivement. Au printemps de 1827, las d'attendre un avancement chaque jour plus incertain, il se démit de son grade et rentra dans la vie civile. Quelques mois plus tard, donnant un souvenir aux années qu'il avait passées à l'armée, il faisait ces confidences à son ami, le poète Brizeux : « Vous avez raison de vous représenter ma vie militaire comme vous faites. L'indignation que me causa toujours la suffisance dans les hommes si nuls qui sont revêtus d'une dignité ou d'une autorité me donna, dès le premier jour, une sorte de froideur révoltée avec les grades supérieurs et une extrême affabilité avec les inférieurs et les égaux. Cette froideur parut à tous les ministères possibles une opposition permanente, et ma distraction naturelle et l'état de somnambulisme où me jette en tout temps la poésie passèrent quelquefois pour du dédain de ce qui m'entourait. Cette distraction était pourtant, comme elle l'est encore, ma plus chère ressource contre l'ennui, contre les fatigues mortelles dont on accablait mon pauvre corps si délicatement conformé et qui aurait succombé à de plus longs services; car après treize ans, le commandement me causait des crachements de sang assez douloureux. La distraction me soutenait, me berçait, dans les rangs, sur les grandes routes, au camp, à cheval, à pied, en commandant même, et me parlait à l'oreille de poé-

sies et d'émotions divines nées de l'amour, de la philosophie et de l'art. Avec une indifférence cruelle, le gouvernement à la tête duquel se succédaient mes amis et jusqu'à mes parents ne me donna qu'un grade pendant treize ans, et je le dus à l'ancienneté qui me fit passer capitaine à mon tour. Il est vrai que dès qu'un homme de ma connaissance arrive au pouvoir, j'attends qu'il me cherche, et je ne le cherche plus. J'étais donc bien déplacé dans l'armée. Je portais la petite Bible que vous avez vue dans le sac d'un soldat de ma compagnie. J'avais *Eloa*, j'avais tous mes poèmes dans ma tête, ils marchaient avec moi par la pluie de Strasbourg à Bordeaux, de Dieppe à Nemours et à Pau; et quand on m'arrêtait, j'écrivais. J'ai daté chacun de mes poèmes du lieu où se posa mon front.... »

Depuis quelque temps d'ailleurs, il songeait à se marier. Il avait encore, malgré la venue de la trentième année, toute la grâce et la fraîcheur de l'adolescence. Lamartine, qui le fréquentait volontiers à cette époque, nous a laissé de lui un portrait charmant. Du plus loin qu'on l'apercevait, nous dit-il, on le remarquait à l'élégance aristocratique de son allure, à la noblesse sans affectation de ses attitudes, au goût et au style de sa toilette. Des cheveux fins et blonds, rejetés en arrière suivant la mode et que leur souplesse naturelle ondulait autour des

tempes; un nez droit et mince; des yeux d'un bleu de mer, toujours perdus en songe; un teint d'une pureté presque virginale et des lèvres d'un dessin exquis « donnaient à sa physionomie pensive et souriante quelque chose de la pudeur, de la grâce et de l'abandon de la femme ». Et comme, à défaut de la fortune, il ajoutait encore à ces dons extérieurs un nom, un titre et l'auréole poétique d'une gloire naissante, les occasions de mariage ne lui avaient pas manqué. Du temps qu'il servait encore à la Garde royale, il avait troublé le cœur de la charmante Delphine Gay, alors dans le premier éclat de sa beauté, et s'en était lui-même assez vivement épris. Mme Sophie Gay avait conçu le rêve de les unir; mais Mme de Vigny, la mère, très vaine de sa noblesse et du talent de son fils, y mit bon ordre.

Une lettre écrite, en août 1823, par Mme Gay à son amie Mme Desbordes Valmore nous édifie à cet égard : « Ce charmant Émile Deschamps connaît aussi M. de Vigny et je présume qu'en ce moment il vous a déjà amené le poète-guerrier. Je vous le dis bien bas, c'est le plus aimable de tous, et malheureusement un jeune cœur qui vous aime tendrement et que vous protégez beaucoup s'est aperçu de cette amabilité parfaite. Tant de talent, de grâces, joints à une bonne dose de coquetterie, ont enchanté cette âme si pure, et la poésie est venue déifier tout cela.

La pauvre enfant était loin de prévoir qu'une rêverie si douce lui coûterait des larmes; mais cette rêverie s'emparait de sa vie. Je l'ai vu, j'en ai tremblé, et après m'être assurée que ce rêve ne pouvait se réaliser, j'ai hâté le réveil. — Pourquoi? me direz-vous. — Hélas! il le fallait. Peu de fortune de chaque côté : de l'un, assez d'ambition, une mère ultra, vaine de son titre, de son fils, et l'ayant déjà promis à une parente riche, en voilà plus qu'il ne faut pour triompher d'une admiration plus vive que tendre; de l'autre, un sentiment si pudique qu'il ne s'est jamais trahi que par une rougeur subite, et dans quelques vers où la même image se reproduisait sans cesse. Cependant le refus de plusieurs partis avantageux m'a bientôt éclairée; j'en ai demandé la cause et je l'ai, pour ainsi dire, révélée par cette question. Vous la connaissez et vous l'entendez me raconter naïvement son cœur. Le mien en était cruellement ému. »

Et la mère ajoutait avec quelque dépit : « Comment, pensais-je, n'est-on pas ravi d'animer, de troubler une personne semblable? Comment ne devine-t-on pas, ne partage-t-on pas ce trouble? Et malgré moi j'éprouve une sorte de rancune pour celui qui dédaigne tant de biens. Sans doute il ignore l'excès de cette préférence, mais il en sait assez pour regretter un jour d'avoir sacrifié le plus divin senti-

ment qu'on puisse inspirer, aux méprisables intérêts du grand monde ».

Il semble qu'Alfred de Vigny prit l'aventure avec assez de philosophie : la jeunesse, la poésie, le succès ont une si merveilleuse vertu consolatrice! Et puis, l'heure des grandes passions n'avait pas encore sonné pour lui. Un jour viendra, après les violents orages, où il sera plus ému au souvenir seul qu'il ne l'avait été jadis au contact même de cet amour ; et vingt ans plus tard, il adressera ces vers à celle qu'une ironie du sort, après l'avoir offerte au plus éthéré des poètes, réservait au plus prosaïque des hommes d'affaires :

PALEUR

A Mme Delphine de Girardin.

Lorsque sur ton beau front riait l'adolescence,
Lorsqu'elle rougissait sur tes lèvres de feu,
Lorsque ta joue en fleur célébrait ta croissance,
Quand la vie et l'amour ne te semblaient qu'un jeu;

Lorsqu'on voyait encor grandir ta svelte taille,
Et la Muse germer dans tes regards d'azur;
Quand tes deux beaux bras nus pressaient la blonde écaille
Dans la blonde forêt de tes cheveux d'or pur;

Quand des rires d'enfant vibraient dans ta poitrine
Et soulevaient ton sein sans agiter ton cœur,
Tu n'étais pas si belle en ce temps-là, Delphine,
Que depuis ton air triste et depuis ta pâleur.

La femme destinée à Vigny était une jeune anglaise, d'une rare beauté, miss Lydia Bunbury. Il l'avait

connue, en 1824, à Pau, où il tenait garnison, et il s'était vivement épris d'elle. Une influence littéraire s'ajouta peut-être aux raisons du cœur. Alfred de Vigny s'adonnait alors avec prédilection à la lecture des poètes anglais, particulièrement de Shakspeare et de Milton, de Moore et de Byron. Mademoiselle Bunbury lui apparut sans doute sous le voile charmant de leurs héroïnes. Le père avait exercé autrefois d'importantes fonctions à la Guyane et aux Indes. Égoïste, maussade, fantasque, il s'opposait au mariage[1]. Il finit par consentir. La cérémonie fut célébrée le 3 février 1825, à Pau, devant un pasteur de l'Église réformée. Les époux partirent aussitôt pour Londres.

Leur union devait être heureuse, si l'on entend par là que leur entente domestique fut parfaite. Il lui demeura toujours attaché, d'autant plus dévoué qu'il lui était infidèle; mais ils étaient trop différents, lui toute poésie, elle toute prose (une prose qui avait pourtant ses élégances), il la dominait de trop loin, elle lui était trop inférieure d'intelligence, pour que leurs vies morales pussent se pénétrer; si bien que, pendant plus de trente années, leurs existences se déroulèrent l'une à côté de l'autre, paisiblement, sans se confondre, comme les eaux de deux affluents qui couleraient durant des lieues dans le même lit sans se mêler.

1. Sainte-Beuve rapporte une curieuse anecdote sur le compte de ce vieil original : « Lamartine était secrétaire

Cependant les grands jours du Romantisme étaient venus. La vie de l'esprit n'avait jamais été plus active en France, ni plus intense le mouvement des intelligences, ni plus vif l'éveil de toutes les facultés. Partout de larges perspectives s'ouvraient ; une ardeur généreuse entraînait les esprits dans toutes les voies de l'art et de la littérature ; et, passant sur toutes choses, un souffle de renouveau semblait annoncer le printemps d'un grand siècle. Autour de Victor Hugo, comme autour de Nodier cinq ans plus tôt, un cénacle s'était formé : Alfred de Vigny, Sainte-Beuve, Émile et Antony Deschamps, Alfred de Musset s'y rencontraient avec Balzac, Armand Bertin, Louis Boulanger, Achille et Eugène Dévéria, Eugène Delacroix et David d'Angers.

Une sympathie mutuelle, l'enthousiasme, la confiance, je ne sais quoi encore d'expansif et d'ingénu unissait ces jeunes talents, de nature et de destinée si différentes. Plus qu'aucun autre témoignage peut-être, les relations d'Alfred de Vigny et de Sainte-Beuve attestent la vive ardeur, la fraternelle émulation

d'ambassade à Florence. M. Bunbury, lui fut présenté et fut invité par lui à dîner. Pendant le dîner l'Anglais dit à M. de Lamartine qu'il avait une fille mariée à l'un des premiers poètes de France. Sur la demande du nom, il hésita et ne sut pas le dire. Lamartine énuméra alors les poètes en renom, et à chacun l'Anglais disait : « Ce n'est pas ça ». Mais Lamartine ayant nommé à la fin Alfred de Vigny, l'original répondit : « Oh ! oui, je crois que c'est ça. »

qui animait le petit groupe romantique en ces jours qui devaient si tôt finir.

Sainte-Beuve venait de publier pour ses débuts son *Tableau de la poésie française au* XVIe *siècle*, qui rattachant le Cénacle de la Restauration à la Pléiade des Valois donnait comme un titre historique à l'école nouvelle. Alfred de Vigny lui écrivait aussitôt :

« Bellefontaine, 8 août 1828.

« Je ne résiste pas au besoin que j'ai de vous parler de votre beau livre, et en vérité comme je ne cesse de causer avec vous tous les jours depuis que je suis à la campagne, je puis aussi bien continuer par écrit cette douce conversation. Oui vraiment, je ne peux quitter votre ouvrage que pour en parler et aller dire à tout le monde : « Avez-vous lu Baruch ? » et ensuite je m'enferme avec vous ou bien je vous emporte sous une allée où je marche tout seul, et je frappe sur le livre, et je jette des cris de plaisir à me faire passer pour fou. Quel service vous rendez aux lettres, en relevant et rattachant ces anneaux perdus ou rouillés de la chaîne des poètes. Je ne puis croire que vous résistiez à nous donner un choix semblable de la Pléiade et de sa queue, ainsi entrelacé de prose et de poésie de vous-même ; je le souhaite de toute mon âme.... »

A ces flatteuses avances Sainte-Beuve répondait

publiquement dans les *Poésies de Joseph Delorme* en plaçant l'auteur de *Moïse* et d'*Eloa* au premier rang de la Pléiade nouvelle et en le qualifiant de : « Chantre des saints amours, divin et chaste cygne ».

Et c'était alors entre eux, dans leurs lettres, leurs entretiens ou leurs vers, un incessant échange de souhaits, de compliments et de grâces. Quatre ans plus tard, dans les *Consolations*, l'enthousiasme de Sainte-Beuve montait plus haut encore, et dans l'une des pièces principales du recueil, intitulée : « à Alfred de Vigny », l'auteur accumulait sur son ami les éloges les plus dithyrambiques, les bénédictions les plus exaltées, les plus glorieuses prophéties. Parvenu au terme de son épître, de sa litanie plutôt, le poète éperdu, prosterné, s'écriait, le plus sérieusement du monde, vers son frère divin :

Et puis un jour, bientôt, tous ces maux finiront;
Vous rentrerez au ciel une couronne au front,
Et vous me trouverez, moi, sur votre passage,
Sur le seuil à genoux, pèlerin sans message,
Car c'est assez pour moi de mon âme à porter,
Et, faible, j'ai besoin de ne pas m'écarter.
Vous me trouverez donc en larmes, en prière,
Adorant du dehors l'éclat du Sanctuaire,
Et, pour tâcher de voir, épiant le moment
Où chaque hôte divin remonte au firmament.
Et si, vers ce temps-là, mon heure est révolue,
Si le signe certain marque ma face élue,
Devant moi roulera la porte aux gonds dorés,
Vous me prendrez la main et vous m'introduirez.

A quoi Vigny tout ému répondait aussitôt :

« 24 mars 1830.

« Merci cent fois, cher ami. Consolateur, puissiez-vous être consolé! Je vous écris les larmes aux yeux et ne sais vraiment quel éloge littéraire vous donner. Que je suis fier de revoir ce chant angélique qui porte mon nom! A présent, je vais relire tout le livre avec ma tête si je puis, et plus tranquillement; mais vous me troublerez encore. Que vos vers sont parfaits! J'irai vous voir et vous embrasser bien tendrement. Croyez à toute mon admiration et à mon amitié impérissable. »

Assurément, à la distance où nous sommes, ce ton, ces effusions lyriques, cette exaltation mutuelle prêtent à sourire; mais sans doute il fallait cette atmosphère morale, ce degré de chaleur dans les âmes, pour produire l'extraordinaire moisson poétique de ces années heureuses. En moins de dix ans, les *Méditations*, les *Poèmes antiques et modernes*, les *Odes* et les *Orientales*, les *Consolations*! quelle récolte merveilleuse!

Les esprits songeaient maintenant à renouveler le théâtre.

Dès 1823, Stendhal avait engagé la polémique au nom de Shakespeare contre Racine, et, préludant aux grands combats, il avait entrepris une chevau-

chée hardie sur les terres classiques[1]. Quatre ans plus tard, la *Préface de Cromwell* avait eu la solennité d'une déclaration de guerre, puis *Henri III* avait inauguré le drame en prose. Ce fut Alfred de Vigny qui, au nom du drame poétique, livra la première bataille.

Le 24 octobre 1829, il faisait représenter au Théâtre-Français une traduction en vers d'*Othello ou le More de Venise.*

Pour la première fois, disait-on, on allait voir sur notre scène nationale, au lieu du Shakespeare de Letourneur « châtré et émondé » par Ducis, le grand Shakespeare dans la sincérité de son mâle et vigoureux génie.

A la vérité, il y avait bien de l'ignorance et de la convention dans le subit enthousiasme des Romantiques pour Shakespeare. L'initiation au génie complexe de ce grand créateur d'âmes exige plus de calme, de réflexion et d'étude, et, si je puis dire, plus d'humilité qu'ils n'en apportaient. Avec sa finesse d'esprit habituelle, Henri Heine a marqué cela en traits excellents : « Les Français, écrivait-il

1. C'est en 1820, dans un article de Charles de Rémusat sur les *Révolutions du théâtre*, et en 1821, dans la *Notice* publiée par Guizot en tête de sa traduction des *Œuvres de Shakespeare*, qu'apparaissent les premiers symptômes d'un réveil du mouvement shakespearien en France ; mais ce n'est qu'en 1823 que s'engagent les polémiques.

dans une petite brochure de l'époque, sont trop les enfants de leurs mères, ils ont trop sucé avec le lait le mensonge social pour bien goûter ou seulement comprendre un poète, dont chaque parole respire la vérité de la nature. Il est certain que, depuis quelque temps, on remarque chez leurs écrivains une tendance effrénée à ce genre de naturel; ils arrachent, pour ainsi dire, avec désespoir, leurs vêtements conventionnels, et se montrent dans la plus effrayante nudité; mais quelque lambeau à la mode qui reste pendu après eux témoigne du manque de naturel, qui est pour ce peuple une tradition, et provoque chez l'observateur allemand un ironique sourire. Ces écrivains me rappellent toujours les gravures de certains romans où sont représentées les amours immorales du XVIIIe siècle; bien que les messieurs et les dames y soient dans le costume de nature, tel qu'on le portait dans le paradis terrestre, les uns ont conservé leurs perruques à queue, les autres leurs frisures à triple étage et leurs souliers à hauts talons [1]. »

Donc, que l'on comprît le génie de Shakespeare ou que l'on s'imaginât le comprendre, l'annonce d'*Othello* avait produit un vif émoi dans le camp romantique. « Cette future représentation d'*Othello*,

1. *Les héroïnes de Shakespeare.*

écrit Dumas dans ses *Mémoires*, faisait grand bruit.... Quoique nous eussions mieux aimé être soutenus par des troupes nationales et par un général français que par cette poétique condottière, nous comprenions qu'il fallait accepter les armes qu'on nous apportait contre nos ennemis du moment, de l'instant surtout où ces armes sortaient de l'arsenal de notre grand maître à tous, Shakespeare ! »

La soirée, en effet, se passa dans une atmosphère de bataille. La superstition des règles classiques et l'abus du style noble avaient peu à peu enlevé au drame français toute vie, toute couleur et toute vérité. Le langage familier du drame shakespearien, le réalisme des caractères, la hardiesse des situations, tant de mouvement, tant d'âme et de passion déroutaient, à bon droit, les spectateurs de 1829. Mais qu'au Théâtre-Français, sur la scène où jusqu'alors les Britannicus et les Zaïre régnaient sans partage, un Othello bizarrement costumé osât crier à Desdémone éperdue : « A bas, prostituée » ! que Mlle Mars elle-même, l'héroïne acclamée de l'ancien répertoire, eût accepté un rôle d'un ton aussi vulgaire et d'une allure aussi désordonnée ; qu'enfin trois fois en un acte le mot de « mouchoir » eût été prononcé alors que le bon goût et la tradition imposaient les élégants synonymes de « voile », « bandeau », « fin tissu », voilà ce qui justifiait les protestations indignées des

habitués de la rue Richelieu; et le scandale en effet leur parut « plus grand que si le More eût profané une église ».

Au fond, que valait la pièce? — Il serait aisé d'y signaler aujourd'hui des erreurs, des insuffisances, des timidités de traduction. Mais elle possédait la qualité essentielle d'un travail de ce genre : elle reproduisait l'esprit, le sentiment de l'œuvre originale. C'est une justice que Henri Heine lui-même, dans la brochure dont on a lu plus haut un passage, a rendue au traducteur d'*Othello*. « Dans cette œuvre, dit-il, M. de Vigny a sondé plus profondément qu'aucun de ses compatriotes le génie de Shakespeare. » Il insinue pourtant, comme une réserve à ses éloges : « Peut-être l'auteur s'est-il trouvé plus d'une fois déconcerté en présence de ces beautés puissantes que Shakespeare a, pour ainsi dire, taillées dans les plus énormes blocs de granit de la poésie. Il les considérait sans doute avec une admiration inquiète, pareil à un orfèvre s'extasiant devant ces portes colossales du baptistère de Florence, qui, bien que coulées d'un seul jet, sont cependant si délicates, si gracieuses, qu'on les croirait ciselées, et qu'elles ressemblent au plus fin travail de bijouterie. »

N'importe, le premier coup était frappé, le drapeau romantique flottait sur la brèche, et glo-

rieusement *Hernani* allait entrer dans la place.

Othello n'était, à vrai dire, qu'une tentative de forme, un essai de retour à l'expression simple, franche et naturelle, sans laquelle les créations du génie dramatique ne donneront jamais l'illusion de la vie. Il fallait, comme l'écrivait Alfred de Vigny dans sa préface, « refaire l'instrument (le style) et l'essayer en public avant de jouer un air de son invention ». *La Maréchale d'Ancre*, qu'il fit représenter à l'Odéon le 25 juin 1831, fut sa véritable entrée au théâtre.

C'était un beau sujet où le talent de Frédérick Lemaître et de Mlle Georges donnait aux figures de Concini et de Léonora Galigaï un relief extraordinaire. Mais la complication de l'intrigue et la multiplicité des personnages ralentissaient l'action; et malgré des qualités de premier ordre, malgré trois scènes qui, de l'aveu du plus sévère des critiques d'alors, « seraient belles dans les plus magnifiques tragédies de l'Europe », le succès de l'ouvrage, assez franc au début, ne fut pas durable.

A côté d'*Hernani* et de *Marion Delorme*, de *Henri III* et d'*Antony*, c'était peu de chose encore qu'*Othello* et *la Maréchale d'Ancre*. Mais Alfred de Vigny allait avoir aussi son heure glorieuse au théâtre, son triomphe incontesté, le soir du 12 février 1835, à la représentation de *Chatterton*.

Le sujet du drame était tiré d'un volume qu'il venait de publier sous le titre de *Stello*, récit mêlé d'histoire, de philosophie et de roman, rappelant Sterne et Diderot par la fantaisie de la forme, où les pensées et les rêveries de l'auteur s'inséraient comme d'elles-mêmes entre les épisodes de la narration.

L'idée mère de l'ouvrage avait de lointaines mais profondes analogies avec celle de *Moïse*. Si l'on tient compte de la différence des caractères, des temps et des lieux, c'est la tristesse amère et désabusée du législateur hébreu qui reparaît dans la désespérance des héros de *Stello*.

Le poète, assure Alfred de Vigny, est le martyr perpétuel de l'humanité; les dons de sa nature passionnée le prédestinent au rôle de victime sociale. « Il vient au monde pour être à charge aux autres, quand il appartient complètement à cette race exquise et puissante qui fut celle des grands hommes inspirés. L'émotion est née avec lui si profonde et si intime, qu'elle l'a plongé, dès l'enfance, dans des extases involontaires, dans des rêveries interminables. L'imagination le possède par-dessus tout; elle emporte ses facultés vers le ciel aussi irrésistiblement que le ballon enlève la nacelle. Au moindre choc, elle part; au plus petit souffle, elle vole et ne cesse d'errer dans l'espace qui n'a pas de routes

humaines.... Dès lors, plus de rapports avec les hommes qui ne soient altérés et rompus sur quelques points. Sa sensibilité est devenue trop vive ; ce qui ne fait qu'effleurer les autres, le blesse jusqu'au sang ; les affections et les tendresses de sa vie sont écrasantes et disproportionnées, et ses enthousiasmes excessifs l'égarent. »

Mais le pis de sa destinée est que tout exercice régulier et lucratif de son activité lui est interdit sous peine de ne plus entendre le chant intérieur de son âme et de troubler son rêve. De quoi vivra-t-il donc ? De sa plume ? de ce répugnant métier d'homme de lettres qui fait de la pensée chose vénale et vile? S'il refuse pourtant de forfaire à son génie? Alors un seul parti lui reste : disparaître. Et l'auteur concluait à l'obligation pour l'État de venir au secours du poète et de lui donner au moins « une mansarde et du pain ».

Une part de vérité se cachait dans cette thèse exagérée. Il est certain que, dans les sociétés modernes où la rétribution des services se mesure à l'apport utile de chacun, l'homme inhabile à tout ce qui n'est pas l'œuvre divine est mal préparé à soutenir la lutte de la vie. Mais, à tout prendre, les dépenses rigoureusement nécessaires au soutien de l'existence d'un solitaire sont peu de chose, et une très simple profession manuelle peut y suffire : Spi-

noza, qui, trente années durant, vécut « enivré de Dieu et d'infini », subvenait à ses besoins journaliers en polissant des verres de lunettes, et devint même, nous assure son biographe, fort habile à ce travail. Car le poète n'est pas seul à souffrir de cet état d'infériorité dans le combat pour la vie : l'artiste, le savant, le penseur désintéressés partagent son sort. Et parmi tous les exemples qui pouvaient illustrer cette idée, ceux de Gilbert, de Chatterton et d'André Chénier étaient peut-être les derniers à choisir. Si Gilbert est mort prématurément sur un grabat d'hôpital, ce n'est pas en victime de la poésie; il a souffert par des causes étrangères à l'art, et supporté, au même titre que le commun des hommes, les conséquences de son caractère et de ses actes. De même, Chatterton : ce prétendu martyr de la pensée a servi et trahi plusieurs causes, et ce qui l'a tué, ce n'est ni l'ingratitude, ni la dureté de ses concitoyens, c'est son fol orgueil. Quant à Chénier, qui ne sait qu'il a été frappé comme suspect de *modérantisme* et non de *poétisme*? Ce n'est pas le chantre exquis de l'*Aveugle* et de *Myrto*, c'est l'auteur des apostrophes aux « bourreaux barbouilleurs de lois » que le Tribunal révolutionnaire a fait exécuter. Et puis en admettant même l'obligation pour la société de venir au secours du poète malheureux, quel sera le service administratif ou le jury acadé-

mique, le Mécène officiel assez éclairé et perspicace, d'assez de tact et de flair pour discerner aux premiers symptômes le génie méconnu de l'incapacité présomptueuse, pour deviner et découvrir le vrai poète dans la foule des déclassés que l'instruction moderne jette chaque année par milliers sur le pavé? Enfin le péril n'est-il pas plus redoutable de propager la médiocrité sous le prétexte de favoriser le talent? Le patronage de l'État sur les vocations artistiques et littéraires ne peut donc être que néfaste ou ridicule. « Le suicide, dit alors Alfred de Vigny, est la seule ressource du poète qui ne peut faire entendre sa voix. » Mais il est plus d'une forme de suicide : tuer le poète qu'on porte en soi quand on a reconnu qu'il était impuissant à s'imposer au monde, est moins un acte de désespoir que de rai son et même de justice, la mort ainsi entendue étant la seule pénalité légitime dans l'ordre de l'esprit.

N'importe! A l'heure où Alfréd de Vigny plaidait son généreux paradoxe, les esprits étaient trop exaltés pour en apercevoir la faiblesse. Quand, du roman, ce plaidoyer passa sur la scène, quand la forme dramatique lui eut donné ce relief particulier, cette puissance d'action collective qui est le propre du théâtre, l'effet produit fut immense, tel même qu'on ne le peut comprendre aujourd'hui sans restituer l'atmosphère morale de l'époque et que, sans

prétendre certes égaler l'une et l'autre œuvres, *Chatterton* demeure avec le *Cid* l'exemple du plus grand succès remporté sur une scène française.

Les trois actes ne furent qu'un long triomphe. Lorsque, près de mourir, Chatterton brûlant ses papiers s'écrie : « Allez, nobles pensées écrites pour tous ces ingrats dédaigneux, purifiez-vous dans la flamme et remontez au ciel avec moi », à ces paroles, la représentation fut presque suspendue par l'émotion de la salle. Mais le dernier tableau porta plus haut encore le succès du drame. Dans cette scène, Kitty Bell, montée sur un palier, voit à travers une porte vitrée Chatterton se donner la mort : éperdue, elle s'affaisse, glisse demi-inanimée sur la rampe et mourante à son tour se laisse tomber sur la dernière marche. Le dispositif matériel du décor inspira à Mme Dorval qui tenait le rôle un de ces mouvements hardis qui étaient le secret de son talent. Du haut des marches gravies par élans convulsifs, presque à genoux, elle roulait à terre, les bras tendus, foudroyée de douleur, et dans le cri qu'elle proférait, c'était plus qu'une créature aimante et souffrante exhalant son âme, c'était, suivant le mot de Théophile Gautier, « la jeunesse et la passion se réfugiant dans la mort comme dans le seul asile inviolable et libre ».

Un enthousiasme extraordinaire soulevait les

spectateurs, lorsque le rideau s'abaissa. Le lendemain, le nom d'Alfred de Vigny était illustre.

Les esprits sérieux et mesurés saluaient en *Chatterton* une réaction salutaire contre le drame fougueux, violent, surchargé de couleur locale, peuplé de personnages invraisemblables, saturé d'adultères, de viols, d'incestes, d'assassinats et d'empoisonnements selon la formule scénique des Dumas et des Hugo; ils applaudissaient en Vigny le créateur annoncé d'un théâtre nouveau, plein de vie et de vérité, mais où les faits se subordonneraient désormais aux sentiments et aux idées, où les crises de conscience tiendraient plus de place que les péripéties de l'action [1].

1. Quelques jours après la première représentation de *Chatterton*, Alfred de Vigny écrivait à son ami le poète Brizeux, qui voyageait alors en Italie : « Où étiez-vous, mon ami, où étiez-vous? Quand Auguste Barbier, Berlioz, Antony, et tous mes bons et fidèles amis me serraient sur leur poitrine en pleurant, où étiez-vous ? Mon premier mot à Barbier a été : *Si Brizeux etait ici!* Je leur avais fait la surprise de ce drame, personne n'en avait rien entendu. La Comédie Française répandait partout le bruit que cette pièce tomberait. Il m'a fallu beaucoup de force pour former et encourager les acteurs. J'avais contre moi le théâtre et le public prévenu par des ennemis implacables. Quelques anciens amis en furent si effrayés qu'ils n'osèrent pas assister à ma bataille qu'ils croyaient perdue d'avance. Ils sont revenus le lendemain de la victoire, mais cela m'a fait de la peine. J'ai eu le bonheur de conserver au milieu de tout cela assez de calme et de force pour en répandre autour de moi. J'ai réussi à ce que j'avais entrepris. Ma récompense est grande puisque dorénavant je puis avoir confiance entière dans l'attention

Aux yeux des jeunes exaltés de l'école romantique ce fut tout autre chose. *Chatterton* leur apparut comme la *Déclaration des Droits du poète* dans la société moderne.

Alfred de Vigny venait de réaliser, en effet, ce qui est le privilège des très grands esprits : la création d'un type qui révèle aux âmes étrangères leur propre secret, et sur lequel ensuite elles modèlent leur vision intime. Il se produisit dans la jeunesse de l'époque une crise contagieuse de « Chat-

d'un public dont on avait trop douté. Je sentais, presque seul, qu'il était mûr pour les développements lyriques et philosophiques, *pour l'action toute morale*. Il n'y a rien désormais qu'il ne soit capable d'entendre, car j'ai tendu la corde jusqu'à faire croire à chaque instant qu'elle était prête à se briser. Puisse l'idée de *Stello* que la voix des acteurs vient de prêcher plus fortement, toucher enfin les plus endurcis des hommes!... Sans Kitty Bell, celle qui la joue avec un admirable génie était perdue au théâtre et succombait sous les cabales ; c'est là un vrai bonheur pour moi. » (21 février 1835.) Et le lendemain de la première représentation, George Sand adressait à Mme Dorval ce billet : « Mon amie, j'ai à vous dire que jamais je ne vous ai vue si belle, si intelligente et si admirable qu'hier soir.... La pièce est extrêmement belle, touchante, exquise de sentiment. J'en suis sortie en larmes, sans vouloir en dire un mot à personne parce que je ne pouvais pas parler. Entre nous, ma chère, quels que soient les travers de la vie du monde et les petitesses des hommes en société, il n'y a que de nobles cœurs et des esprits d'une grande élévation qui puissent produire de telles choses. Je n'aime pas du tout la personne de M. de Vigny.... Mais je vous assure que d'âme à âme, j'en use autrement. Rends-le heureux, mon enfant; ces hommes-là en ont besoin et le meritent. Adieu, j'irai te voir.... »

tertonisme » semblable à l'épidémie de « Werthérisme » qui avait sévi cinquante ans plus tôt en Allemagne. M. Thiers, qui était alors ministre de l'Intérieur, racontait qu'il ne se passait point de jour où il ne reçût de quelque poète méconnu une requête en ces termes : « Une place, ou je me tue! » Et, de fait, il y eut aussitôt des suicides parmi les jeunes élégiaques du temps.

L'exaltation des esprits était telle que Gustave Planche faillit s'attirer un mauvais parti pour s'être permis, dans la *Revue des Deux Mondes*, de contester, non le succès de la pièce ni le talent de l'auteur, mais la valeur dramatique de *Chatterton*. « Planche, écrit Sainte-Beuve dans ses *Mémoires* inédits, a assez rudement traité de Vigny dans la *Revue*, tenant avant tout à montrer qu'il est souverainement indépendant en critique et qu'il ne relève pas plus de la rue des Écuries-d'Artois [1] (style de Planche) que de la place Royale, et que s'il a souffleté Hugo, ce n'est pas par adoration pour le dieu d'*Eloa*. L'article de Planche a soulevé des scandales et de vives colères dans le petit monde idéaliste et de dilettantisme poétique qui se meut autour de Vigny. Péhant, jeune auteur de sonnets, a quasi demandé Buloz en duel; Émile Deschamps s'est

1. Où demeurait Alfred de Vigny.

remis au vers et a rimé une ballade sur Chatterton; Barbier, qui est l'aristocrate poétique le plus raffiné, qui n'aurait dû faire que des *Pianto* et des sonnets *artistiques*,... Barbier et tous les autres poètes à la Chatterton de ce petit monde crochent sur Planche qui relève la tête; ils sont confits dans ce succès qui n'a pas été de coterie le premier jour; mais qui l'est vite devenu. Hugo doit être singulièrement excité au drame (*Angelo*) qu'il achève en ce moment, et le 4e acte où il était, quand *Chatterton* a paru, en sortira éperonné jusqu'au sang [1]. »

Le triomphe de *Chatterton* consacrait définitivement la renommée littéraire d'Alfred de Vigny. Pour un grand nombre d'esprits éclairés, il marchait à quelques pas de Lamartine et dépassait Hugo. La prééminence de celui-ci, indiscutée au sein du clan romantique, était, en effet, loin de s'imposer au

1. Peut-être y avait-il en effet quelque partialité dans l'arrêt sévère porté par Gustave Planche contre *Chatterton*. Si l'on peut en croire Sainte-Beuve sur ce point délicat, c'était un juge parfois suspect que le célèbre critique de la *Revue des Deux Mondes* : « Planche, qui fait tant l'inexorable et l'austère, est au fond l'homme le plus partial et le plus sujet aux inspirations de son amour-propre dans ses jugements. Il n'a jamais nommé Alfred de Musset qu'il déteste pour avoir été délogé par lui de chez Mme Sand; il a tourné contre Vigny par suite de quelque rivalité du même genre auprès de Mme Dorval, et sa grande guerre contre Victor Hugo provient elle-même de ce qu'à un moment de négociation, le poète avait mis pour condition de son entrée à la *Revue des Deux Mondes* l'exclusion du critique. » (*Mémoires* inédits.)

dehors; mais l'astre de l'auteur d'*Hernani* a été si éblouissant par la suite, qu'on a peine à se figurer aujourd'hui combien il fut lent à se lever, et qu'après quinze années de cours, son éclat paraissait trouble encore aux meilleurs yeux.

S'il fallait d'ailleurs une preuve de l'ombrage que, dans le Cénacle même, le prestige croissant de Vigny portait à Hugo, on en trouverait une assez plaisante dans l'hostilité que celui-ci voua dès lors à son concurrent trop heureux. Au lendemain de la représentation d'*Othello*, leur amitié s'était brusquement rompue. Or, cinq ans plus tard, réunissant en volume ses articles de critique littéraire, Hugo rencontra sous sa main les pages charmantes et enthousiastes qu'il avait consacrées en 1823 au poème d'*Eloa*. On y lisait entre autres choses : « Ces réflexions nous amènent naturellement à l'auteur d'*Eloa*. Si jamais composition littéraire a profondément porté l'empreinte ineffaçable de la méditation et de l'inspiration, c'est ce poème. Une idée morale, qui touche à la fois aux deux natures de l'homme; une leçon terrible donnée en vers enchanteurs; une des plus hautes vérités de la religion et de la philosophie, développée dans une des plus belles fictions de la poésie; l'échelle entière de la création parcourue depuis le degré le plus élevé jusqu'au degré le plus bas; une action qui commence par Jésus et se ter-

mine par Satan; la sœur des anges entraînée par la curiosité, la compassion et l'imprudence, jusqu'au Prince des réprouvés : voilà ce que présente *Eloa*, drame simple et immense, dont tous les ressorts sont des sentiments; le tableau magique qui fait graduellement succéder à toutes les teintes de lumière toutes les nuances de ténèbres; poème singulier qui charme et qui effraie! »

Publier à nouveau un pareil dithyrambe, c'eût été, de gaîté de cœur, travailler encore à exalter son rival. Comment d'autre part se résigner à sacrifier un morceau de style aussi achevé et tant de belles antithèses? L'envie rend ingénieux; voici donc de quel procédé l'auteur s'avisa. Sous le titre d'*Idées au hasard*, il publia les passages principaux de l'article, après en avoir soigneusement effacé le nom de son rival, et comme la rature enlevait tout sens à l'une des phrases, il remplaça simplement les mots de « Vigny » et d' « *Eloa* » par ceux de « Milton » et de « *Paradis perdu* ». A vingt années de distance, sa rancune durait toujours, et, dictant ses souvenirs, il avait encore la petitesse de substituer, en désignant les témoins qui l'avaient assisté jadis à son mariage, le nom de Soumet à celui d'Alfred de Vigny[1].

D'autres rivalités allaient bientôt accroître encore

1. *Victor Hugo avant 1830*, par Edmond Biré. 1883.

le dissentiment des deux poètes. Lorsque, au mois de novembre 1836, Victor Hugo fit connaître son dessein de se porter candidat à l'Académie, un des organes littéraires les plus importants parmi ceux dont les sympathies étaient acquises aux idées nouvelles, la *Revue de Paris*, lui opposa immédiatement les titres de Vigny : « Nous regrettons, disait-elle, de voir M. Hugo s'aventurer dans une voie où l'égarent d'officieux mensonges. Pour se dresser sur son pavois, il faudrait qu'il eût au moins une royauté reconnue, et nous pourrions citer plus d'un écrivain capable de la lui disputer.... Si l'on pesait d'une main impartiale les titres réels de l'auteur des *Chants du Crépuscule* et ceux de l'auteur d'*Eloa*, nous voudrions bien voir lequel des deux l'emporterait. »

Mais, en 1836, l'heure n'était sonnée ni pour Victor Hugo ni pour Alfred de Vigny d'entrer à l'Académie. Quatre ans plus tard, Hugo trouvait closes encore les grandes portes de bronze; un évêque lui était préféré, et la *Revue des Deux Mondes* indignée s'écriait avec justice : « Comment! l'Académie croit devoir aller chercher ses membres parmi les plus hauts dignitaires de l'Église et de la diplomatie, quand pour réparer ses pertes, elle a parmi ses frères en littérature et en poésie des hommes tels que Victor Hugo, Ballanche, Sainte-Beuve, Alfred de Vigny, Augustin Thierry, Mérimée, Alfred de

Musset, Alexandre Dumas, Jules Janin, Ampère, Edgar Quinet, Philarète Chasles? »

Cinq ans plus tard seulement, Victor Hugo parvenait à forcer l'entrée de l'acropole académique. Mais aussitôt la brèche se refermait derrière lui, et la phalange romantique s'y brisait à nouveau. Trois fois, en 1841, en 1842, en 1844, Alfred de Vigny en était repoussé. Cette dernière année pourtant, Sainte-Beuve et Mérimée réussissaient à se glisser dans la place, et le 8 mai 1845, l'auteur de *Chatterton* y pénétrait à son tour.

De la part de ses compagnons littéraires, il n'avait guère reçu de secours ; car, dans les vives compétitions de ces dernières années, la mystique alliance du Cénacle avait achevé de se rompre. Qu'ils étaient loin les beaux jours de 1829! Le souvenir même s'en était effacé dans les cœurs. L'amitié de Victor Hugo et de Sainte-Beuve avait sombré, on sait dans quelle aventure, et une haine implacable les séparait désormais [1]. Brisés aussi, on l'a vu, les liens affectueux

1. On lit, à cet égard, dans les *Mémoires* inédits de Sainte-Beuve : « Ma relation avec Hugo est très simple désormais ; je la résume ainsi : Ennemis, ennemis mortels, nous le sommes au fond ; nous n'avons plus à observer pour les autres et pour nous-mêmes que ce qui est de dignité et de convenance. Quant à ses œuvres, mon jugement n'est pas moins arrêté. On ne pensera jamais de sa poésie lyrique plus de bien que j'en ai dit; on ne dira jamais de ses drames autant de mal que j'en pense ». (1842.)

qui unissaient le poète des *Feuilles d'automne* au chantre d'*Eloa*! Enfin des rapports exaltés qui avaient uni Sainte-Beuve et Vigny, rien non plus ne subsistait.

Au lieu des ferventes apostrophes au « divin et chaste cygne », l'auteur des *Consolations* écrivait maintenant dans ses notes intimes : « De Vigny qui se croit gentilhomme fait pour arriver à l'Académie des choses qui ne sont pas d'un gentilhomme, qui ne sont même pas d'un pédant.... » et plus loin : « Ce qu'est aujourd'hui l'auteur d'*Eloa*, c'est un bel ange qui a bu du vinaigre. » — Et quand Alfred de Vigny est enfin élu des Quarante : « Voilà de Vigny à l'Académie; comment s'y prendra-t-il pour daigner descendre à la biographie, à l'éloge de son prédécesseur? Il en sera quitte pour imiter certain début poétique de Pindare qui disait à son héros : « Je te *frappe* de mes couronnes et je t'*arrose* de « mes hymnes.... » Cette plénitude de soi-même, dans laquelle vit et se plaît de Vigny, cette présence d'esprit sans distraction en face de soi-même, j'appelle cela l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement [1] ».

Du côté des *anciens* de l'Académie, Alfred de Vigny, malgré les qualités de mesure et de délica-

1. *Mémoires* inédits.

tesse qui l'isolaient dans l'école romantique, n'avait pas rencontré de moindres difficultés. Le *Journal d'un poète* contient, à cet égard, d'amusants souvenirs, et la relation des démarches et visites dont, selon l'usage, Alfred de Vigny avait dû s'acquitter, forme l'un des chapitres les plus curieux du recueil. Quelques figures entre autres s'y dessinent avec un bien vif relief. C'est, par exemple, Chateaubriand dans sa pose éternelle, et qui, comme s'il eût été interrompu creusant sa tombe, répond solennellement à son visiteur : « Nous avons trop vécu; les hommes de mon âge doivent vous faire place, Messieurs, c'est juste; nous devons disparaître de la scène, nous l'avons occupée trop longtemps. Je suis prêt, je suis tout prêt, moi : la Providence n'a qu'à ordonner. »

C'est aussi M. Thiers, gai, alerte et gracieux, mais très politique jusque dans sa bienveillance. C'est M. Molé, froid, ironique et persifleur. Mais le morceau le plus piquant est le récit de la visite à Royer-Collard, une vraie scène de fine comédie. Retenu dans l'antichambre, Alfred de Vigny voit venir à lui le vieux et rogue doctrinaire, « la tête chargée d'une vieille perruque noire, et enveloppé de la robe de chambre de Géronte avec la serviette au col du *Légataire universel* ». Et le dialogue suivant s'engage entre eux :

« Royer-Collard. — Monsieur, je vous demande

bien pardon, mais je suis en affaire et ne puis avoir l'honneur de vous recevoir : j'ai là mon médecin.

ALFRED DE VIGNY. — Monsieur, dites-moi un jour où je puisse vous trouver seul et je reviendrai.

ROYER-COLLARD. — Monsieur, si c'est seulement la visite obligée, je la tiens comme faite.

ALFRED DE VIGNY. — Et moi, Monsieur, comme reçue, si vous voulez; mais j'aurais été bien aise de savoir votre opinion sur ma candidature.

ROYER-COLLARD. — Mon opinion est que vous n'avez pas de chances.... (*Avec un certain air ironique et insolent*) *Chances !* N'est-ce pas ainsi qu'on parle à présent. D'ailleurs, j'aurais besoin de savoir de vous-même quels sont vos ouvrages; car je ne lis rien de ce qui s'écrit depuis trente ans; je l'ai déjà dit à un autre [1].... »

1. Cet autre était Victor Hugo, à qui Royer-Collard avait dit : « On ne lit plus à mon âge, Monsieur, on relit ». (Doudan, *Lettre à la baronne de Staël*, 1er avril 1840.) Dans ses *Mémoires* inédits, Sainte-Beuve a, bien contre son gré, confirmé le récit que le *Journal d'un poète* nous a conservé de la visite d'Alfred de Vigny chez Royer-Collard. Le rapprochement des deux versions est curieux.

« A propos de la candidature académique de M. de Vigny, on a beaucoup parlé aussi de la réception que lui fit M. Royer-Collard. Je suis à même de dire également ce qui en est, M. Royer-Collard m'en ayant parlé un jour et m'ayant raconté comment les choses s'étaient passées.

« M. de Vigny avait prié le très aimable et très spirituel Hippolyte Royer-Collard de parler de lui à son oncle; mais dans son impatience il n'attendit pas la réponse de cette première ouverture. Il se présenta un matin chez M. Royer-

Alfred de Vigny fut reçu à l'Académie par M. Molé, le 29 janvier 1846.

A la suite du compte que Sainte-Beuve a rendu de cette séance dans un article célèbre, une légende

Collard qui se trouvait en ce moment dans son cabinet en conférence avec M. Decazes et M. Molé. M. de Vigny, à qui on le dit, n'insista pas moins pour qu'on fît passer sa carte, assurant que, sur le simple vu de son nom, il serait reçu. M. Royer-Collard à qui son neveu n'avait rien dit encore sortit de son cabinet un peu contrarié et vint trouver M. de Vigny dans l'antichambre ou la salle à manger, pour s'excuser de ne pouvoir le recevoir à ce moment. Le colloque suivant s'engagea à peu près dans ces termes : « Mais je suis « M. de Vigny, Monsieur. — Je n'ai pas l'honneur de vous « connaître. — Monsieur, votre neveu a dû vous parler de « moi. — Il ne m'a rien dit. — Je me présente pour l'Aca- « démie; je suis l'auteur de plusieurs ouvrages dramatiques « représentés. — Monsieur, je ne vais jamais au théâtre. — « Mais j'ai fait plusieurs ouvrages qui ont eu quelques « succès et que vous avez pu lire. — Je ne lis plus, mon- « sieur, je relis. » — On était en hiver, la pièce n'était pas chauffée. « Je sentais que je m'enrhumais », me disait M. Royer-Collard. Il abrégeait donc et brusquait la conversation que M. de Vigny, au contraire. maintenait toujours. En me racontant la chose à peu près dans ces termes, M. Royer-Collard m'exprimait, je dois le dire, son regret d'avoir été si rude avec un homme de talent ; mais il s'excusait sur l'intempestif de la démarche et sur l'insistance. Il ne fut d'ailleurs nullement contraire à l'entrée de M. de Vigny à l'Académie et, s'il assista à la séance d'élection, je suis persuadé qu'il vota pour lui.... M. Royer-Collard avait également voté pour Victor Hugo, et loin de dire à ce dernier rien de désobligeant, comme on l'a souvent répété, il l'avait fort bien accueilli : « Je ne vous ai pas lu tout entier, Monsieur, mais j'ai lu de vous quelques strophes qui seules suffiraient pour vous mettre bien au-dessus de J.-B. Rousseau, ce qui n'est pas assez dire, et pour montrer que vous êtes un poète lyrique. »

s'est si fortement accréditée, qu'il paraît superflu de la vouloir contredire. « M. de Vigny, raconte Sainte-Beuve, avait écrit un discours fort long, dont le sujet principal, comme on sait, était l'éloge de M. Etienne; ce discours, le plus long qui se fût jusqu'alors produit dans une cérémonie de réception, il trouva moyen de l'allonger encore singulièrement par la lenteur et la solennité de son débit. Qui ne l'a pas entendu ce jour-là n'est pas juge. L'éloquence, on le sait, est tout entière dans le geste, dans le jeu, dans l'action. M. de Vigny était volontiers formaliste et sur l'étiquette : il le fut cent fois plus en ce jour où il semblait contracter les nœuds de l'hyménée académique. Je me rappelle que, quelques instants avant la séance, M. de Vigny en costume, mais ayant gardé la cravate noire, « par un reste d'habitude militaire », disait-il, rencontra dans la galerie de la Bibliothèque de l'Institut, et au milieu de la foule des académiciens, Spontini, également en grand costume et affublé de tous ses ordres et cordons; il alla à lui les bras ouverts et lui dit d'un air rayonnant : « Spontini, *caro amico*, décidément l'uniforme est dans la nature. » Ce mot qui de la part d'un autre eût été une plaisanterie, n'en était pas une pour lui et eût pu s'appliquer à lui-même. La cérémonie commença. Son discours élégant et compassé fut débité de façon à donner bientôt sur les nerfs d'un

public qui était arrivé favorable. M. de Vigny était naturellement presbyte, et, ne voulant ni lorgnon, ni lunettes, il tenait son papier à distance. Qui ne l'a pas ouï et vu, ce jour-là, avec son débit précieux, son cahier immense lentement déployé et ce porte-crayon d'or avec lequel il marquait les endroits qui étaient d'abord accueillis par des murmures flatteurs ou des applaudissements (car, je le répète, la salle n'était pas mal disposée) ne peut juger, encore une fois, de l'effet graduellement produit et de l'altération croissante dans les dispositions d'alentour. L'orateur, sans se douter en rien de l'impression générale, et comme s'il avait apporté avec lui son atmosphère à part, comme s'il parlait enveloppé d'un nimbe, redoublait, en avançant, de complaisance visible, de satisfaction séraphique; il distillait chaque mot, il adonisait chaque phrase. Le public, qui avait d'abord applaudi à d'heureux traits, avait fini par être impatienté, excédé, et, pour tout dire, irrité. Le désaccord entre l'orateur et lui était au comble. Lorsque M. Molé, qui, sans doute, en sa qualité d'homme délicat, avait sa part de cette irritation générale, commença d'un ton net et vibrant, ce fut une détente subite et comme une décharge d'électricité.

« L'auditoire se mit à respirer, à sourire, à applaudir, à donner à chaque parole, depuis le commence-

ment jusqu'à la fin, une intention et une portée qu'elle n'avait pas eues, et que personne n'aurait soupçonnées à la lecture devant la commission. C'était exactement le même discours, et il paraissait tout autre.... Le récipiendaire fut quelque temps à se faire illusion et à s'apercevoir de la réalité des choses. Un de ses amis l'abordant au sortir de la séance : « Eh bien, je vous l'avais bien dit que votre « discours était un peu long. » « Mais je vous assure, « mon cher, répondit-il magnifiquement, que je ne « suis pas du tout fatigué. » Il en était encore à se rendre compte que c'était de l'effet sur le public qu'il s'agissait. » Et le récit de Sainte-Beuve se déroule longtemps encore, prodigue de mots piquants, d'allusions malignes et de commérages malveillants. Il faudrait se garder pourtant d'y rien changer, l'exacte vérité étant de minime importance dans cet ordre de faits, et la vue de la mesquinerie où la rivalité poétique peut réduire un grand esprit demeurant toujours un spectacle instructif [1]. Mais si

1. Noter que l'article des *Nouveaux Lundis* est de dix-huit années postérieur à l'incident qu'il rapporte. Le fiel de Sainte-Beuve se saturait avec le temps. Les *Mémoires* du célèbre critique, s'ils sont jamais publiés, offriront à cet égard de curieux enseignements : ce n'est pas seulement la malignité, mais la mauvaise foi de Sainte-Beuve qu'ils attesteront souvent. J'ai pu me convaincre que Sainte-Beuve, avant d'écrire l'article des *Nouveaux Lundis*, a relevé dans ses cahiers tout ce qu'ils contenaient de désobligeant pour son ancien ami, et rejeté les rares indications qui lui étaient favorables.

la chronique anecdotique des coteries littéraires n'a plus rien à glaner sur ce terrain, la véritable histoire littéraire a tout au moins une indication à y relever, que Sainte-Beuve a négligé d'y voir, c'est que la partie du discours du récipiendaire qui semble avoir le plus vivement irrité les oreilles de M. Molé et de ses confrères est l'apologie des doctrines romantiques qui en forme la péroraison. « Un esprit nouveau, s'écriait l'orateur, s'était levé du fond de nos âmes. Il apportait l'accomplissement nécessaire d'une réforme déjà pressentie depuis des siècles. La poésie épique, lyrique, élégiaque, le théâtre, le roman reprirent une vie nouvelle. Le style qui s'affaissait fut raffermi. Tous les genres d'écrits se transformèrent, toutes les armures furent retrempées; il n'est pas jusqu'à l'histoire, et même la chaire sacrée, qui n'aient reçu et gardé cette empreinte. » Or, en 1846, ces paroles sonnaient mal encore sous la coupole de l'Institut, et il est curieux de constater que, pour avoir acquis droit de cité à l'Académie, le romantisme y était tenu toujours en suspicion et qu'après plus de dix-huit années de lutte l'apaisement n'était pas fait dans les esprits. Sans doute aussi M. Molé avait-il voulu faire payer au poète les traits de satire décochés dans *Stello* contre les hommes politiques.

Le discours qu'Alfred de Vigny prononça dans

cette circonstance fut, pour ainsi dire, le dernier acte public de sa vie littéraire.

A l'heure la plus brillante de sa carrière, au lendemain même du triomphe de *Chatterton*, sa production avait subi un brusque arrêt; et dès lors, à part les trois récits de *Servitude et Grandeur militaires,* qui demeureront avec les nouvelles de Mérimée pour témoigner du degré de perfection où fut porté dans ce siècle l'art des *Novellieri* français; à part encore quelques superbes morceaux poétiques, tels que le *Mont des Oliviers* et la *Maison du Berger*, insérés à de longs intervalles dans la *Revue des Deux Mondes*, on ne le vit plus rien publier pendant les vingt-huit années qui lui restaient à vivre, comme si la source de ses idées se fût tarie tout à coup.

Et pourtant jamais sa pensée ne fut plus féconde que pendant ces années silencieuses, dont les publications posthumes devaient seules révéler l'activité. Ce fut même alors que mystérieusement s'élabora en lui la partie la plus forte et sans doute la plus durable de son œuvre. Mais des raisons supérieures, inhérentes à la nature propre de son âme et de son talent, à sa conception intime de l'art et de la vie, lui faisaient maintenant une loi de ce silence et le condamnaient à cette apparente stérilité.

II

L'AME ET LE TALENT

Au plus fort de son activité littéraire, Alfred de Vigny n'avait en effet livré au public qu'une partie de lui-même, et son œuvre écrite ne reflétait qu'un aspect de sa pensée.

Sa puissance de rêve se manifestait avec un caractère d'intensité continue, dont peu de poètes parmi les plus grands et les plus mystiques nous offrent l'exemple. En lui, la rêverie semblait ne prendre jamais fin; elle était pour ainsi dire la condition normale de son esprit, et les quatre-vingt-trois cahiers manuscrits où se trouve consigné le journal secret de sa vie morale nous font assister au curieux spectacle d'une âme se maintenant, quarante années

durant, sans défaillance, sans intermittence, en état d'illusion poétique. Cette disposition avait donné à sa physionomie, à sa démarche, à ses attitudes, à toute sa personne extérieure, un air d'étrange distraction : « Je marche lentement à travers les rues, écrit-il dans son *Journal intime*, parce que tout mon corps écoute mon cerveau qui parle sans interruption » ; et plus loin : « Mon cerveau toujours mobile travaille et tourbillonne sous mon front immobile avec une vitesse effrayante. Des mondes passent devant mes yeux entre un mot qu'on me dit et le mot que je réponds. » Et ailleurs encore : « La voix de ma pensée se fait entendre si haut en moi, que le bruit de la vie extérieure ne l'étouffe pas ; le travail de mon âme parle fort et toujours. »

Il produisait ainsi un singulier effet sur ses compagnons en romantisme, gens peu réservés par nature et par principe, épris en toute chose du bruit, de la couleur et du mouvement. Sans parler des extravagants de l'école, des échevelés aux pourpoints truculents, les membres du Cénacle ne regardaient pas sans surprise ce jeune homme silencieux, dont leurs audaces ne parvenaient pas à troubler la sérénité. C'est l'impression que Sainte-Beuve a traduite dans le vers fameux :

Et Vigny plus secret,
Comme en sa tour d'ivoire, avant midi rentrait

et que, dans ses *Mémoires* inédits, il a notée encore sous cette forme : « Alfred de Vigny ignore les choses de la vie et veut les ignorer; il vit dans une perpétuelle hallucination séraphique ».

Mais, de tous les romantiques, celui que déroutait certes le plus la nature *séraphique* d'Alfred de Vigny, c'était Alexandre Dumas, alors dans toute sa fougue et son exubérance, le Dumas des grands soirs d'*Antony* et des fêtes nocturnes au square d'Orléans. Quoique liés ensemble, ces deux hommes étaient l'un à l'autre incompréhensibles : « Alfred de Vigny, écrit dans ses *Mémoires* l'auteur des *Mousquetaires*, était un singulier homme, poli, affable, doux dans ses relations, mais affectant l'immatérialité la plus complète; cette immatérialité, au reste, allait parfaitement à son charmant visage aux traits fins et spirituels, encadré dans de longs cheveux blonds bouclés, comme un de ces chérubins dont il semblait le frère. De Vigny ne touchait jamais à la terre que par nécessité; quand il reployait ses ailes, et qu'il se posait, par hasard, sur la cime d'une montagne, c'était une concession qu'il faisait à l'humanité.... Ce qui nous émerveillait surtout Hugo et moi, c'est que de Vigny ne paraissait pas soumis le moins du monde à ces grossiers besoins de notre nature que quelques-uns d'entre nous (et Hugo et moi étions de ceux-là) satisfaisaient non seulement sans honte,

mais encore avec une certaine sensualité. Personne de nous n'avait jamais surpris de Vigny à table. »

Qu'eût dit alors Dumas si, au lieu de ces apparences, la pensée même de Vigny se fût découverte à lui ?

Le secret de cette pensée tenait en quatre mots, qui étaient comme sa devise morale :

« *Parfaite illusion — Réalité parfaite.* »

Il croyait, en effet, et de foi profonde, que tout ici-bas n'est que symbole et songe; que les idées seules existent; que le mystère est la plus forte des réalités; et que les choses fugitives du monde visible, ombres vaines au milieu desquelles l'homme s'agite, ont leur principe dans les choses éternelles du monde invisible.

Mais cette théorie n'était pas chez lui un froid concept de la raison : l'imagination la vivifiait, pour ainsi dire, et lui donnait ainsi le caractère poétique. « Ce qui se rêve, écrivait-il un jour, est tout pour moi » ; et encore : « Le rêve est aussi cher au penseur que tout ce qu'on aime dans le monde réel et plus redoutable que tout ce qu'on y craint. » Car il ne suffit pas au poète de concevoir les idées. La philosophie seule vit de formules et d'abstractions, la poésie vit d'images et de sentiments. L'erreur du XVIII[e] siècle avait été de pousser si loin le culte du rationalisme,

qu'il ne restait plus de place à l'imagination, à la faculté dithyrambique, comme l'appelaient les Anciens, et qu'il a fallu attendre les premiers vers de Lamartine et de Vigny pour qu'enfin la Poésie ressuscitât fille de l'enthousiasme et de l'inspiration.

Penser en images était la seule façon de penser d'Alfred de Vigny. Son *Journal intime* est des plus instructifs à cet égard et c'est par centaines qu'on y recueillerait des réflexions comme celle-ci : « Dès que tu es seul, descends au fond de ton âme, et tu trouveras en bas, assise sur la dernière marche, la Gravité qui t'attendait ».

Et de même que l'image était la seule forme de ses pensées, elle était aussi la seule forme de ses souvenirs. « Ma tête, écrit-il, pour retenir les idées positives, est forcée de les jeter dans le domaine de l'imagination. » Mais, dès lors, rien ne les en pouvait arracher : elles y demeuraient inaltérables ; leurs contours ne s'effaçaient ni leurs couleurs ne s'éteignaient jamais. Le temps semblait n'avoir plus de prise sur elles : les fleurs éclatantes des jours heureux, comme les pâles fleurs des soirs mélancoliques, gardaient, embaumées dans sa mémoire, tout leur parfum.

Cette imagination sans cesse active n'était pourtant pas, comme celle de Victor Hugo, fantastique et tumultueuse, toujours prompte à s'effrayer ou à s'éblouir, assaillie d'hallucinations et de métaphores.

Elle conservait une sérénité parfaite, parce que chacune de ses images portait une idée et que, si le propre des images vides de pensée est de surgir sans suite et capricieusement sur le champ de la vision intérieure, c'est le privilège des idées de s'engendrer les unes les autres et de s'ordonner d'après les lois d'une eurythmie supérieure. Elle était en outre d'une docilité absolue à se laisser pénétrer par les choses du dehors au lieu de chercher à les étreindre et à les violenter. Les événements les plus insignifiants de la vie courante imprimaient leur trace sur son esprit et le coloraient pour ainsi dire par une action lente et diffuse, comparable à celle qui élabore la perle au fond des mers et qu'il a lui-même si délicatement décrite : « Chaque vague de l'Océan ajoute un voile blanchâtre aux beautés d'une perle ; chaque flot travaille lentement à la rendre plus parfaite ; chaque flocon d'écume qui se balance sur elle lui laisse une teinte mystérieuse à demi dorée, à demi transparente, où l'on peut seulement deviner un rayon intérieur qui part de son cœur. »

A force de vivre par l'imagination, il avait fini par croire à la réalité de son rêve.

Pour lui, le monde de l'idéal n'était pas la vague contrée de mirage où nous évoquons notre éden moral quand nous avons besoin de nous figurer qu'il existe des êtres meilleurs que nous, affranchis

de nos servitudes, et dont la pensée serait sans limites, le cœur sans défaillances, — nobles songes assurément, mais dont nous connaissons trop bien la chimère et dont nous n'offrons que l'illusion passagère à notre âme, *somnia optantis non credentis*, comme Cicéron disait des conceptions de la vie future : c'était un monde d'une réalité absolue, telle même qu'il n'en pouvait concevoir de plus objective.

A ses yeux, chaque idée se fixant, s'incarnant dans une image, s'animait d'une vie personnelle. « Esprit pur », « Muses », « Psyché », étaient les noms dont il invoquait tour à tour ces apparitions de sa pensée. « O ma muse ! ma muse ! je suis séparé de toi. Séparé par les vivants qui ont des corps et qui font du bruit. Toi, tu n'as pas de corps ; tu es une âme, une belle âme, une déesse ! » Elles venaient aussitôt, dociles et comme charmées à son appel ; et durant des jours et des nuits, leurs entretiens se prolongeaient. Peu d'esprits, aux plus belles époques littéraires, ont eu le privilège d'un commerce aussi facile avec les idées, et c'est aux grands noms de Platon et de Gœthe qu'il faut songer pour retrouver un exemple de ces libres rapports, de cette intimité naturelle et familière avec les êtres du monde supérieur.

Mais l'imagination n'était pas la seule souveraine de sa pensée : la sensibilité, dont le pouvoir expire d'habitude aux limites du domaine passionnel, régis-

sait aussi les manifestations les plus lointaines de sa vie intellectuelle et s'y exerçait avec une énergie extraordinaire.

A l'approche de ses idées préférées, un frémissement se communiquait à tout son être, comme il eût frissonné au contact d'une créature vivante et chérie. C'était la nuit surtout, vers la fin de ses longues veilles, qu'il éprouvait le sortilège étrange de ces visions de beauté! Alors la joie sereine de la contemplation pure ne lui suffisait plus, il rêvait d'une volupté plus profonde; et pris de vertige il s'écriait : « Où me conduiras-tu, passion des Idées, où me conduiras-tu [1]? » Parfois même, prêtre sacrilège, il entraînait au fond du bois sacré les divines apparitions et, comme des captives arrachées au sanctuaire, il les asservissait à son désir. « Jouir des Idées », pour employer sa forte expression, était la plus obsédante de ses pensées.

Une sensualité toute mystique caractérisait ces singulières amours : « J'ai possédé telle Idée, lit-on sur un feuillet de son *Journal* [2]; avec telle autre j'ai passé bien des nuits. » Auprès de la Psyché, que sont alors les amantes de chair? Que leurs sourires sont tristes, leurs caresses froides, et leurs spasmes

1. *Journal intime*, inédit, 1834.
2. Inédit, 1834. Et encore : « Vous m'avez donné mon Imagination pour maîtresse ».

impuissants ! Un seul de ses baisers, à elle, remplit le cœur d'une ivresse divine. Et puis, « la volupté de l'âme est plus longue, l'extase morale est supérieure à l'extase physique ! »

Enfin le souvenir même qu'il emportait de ses visions idéales avait la douceur ou la mélancolie des souvenirs d'amour : « Mon âme tourmentée se repose sur des Idées revêtues de formes mystiques.... Ame jetée aux vents comme Françoise de Rimini ! Ton âme, ô Francesca, montait tenant entre tes bras l'âme bien-aimée de Paolo : mon âme est pareille à toi [1] ! »

Au point de vue de l'art, le culte passionné qu'il avait voué aux Idées entraînait cette conséquence, singulière chez un poète, la méfiance et presque l'aversion de toute forme littéraire. Nul voile, nul style ne lui semblait en effet assez diaphane, assez ténu, assez immatériel pour vêtir les créatures de son rêve sans les froisser et pour laisser transparaître leur beauté sans l'altérer. La poésie elle-même, malgré ses merveilleuses ressources, n'était qu'une langue barbare, dont les phrases les mieux écrites ne pourront jamais traduire le discours intérieur, le chant silencieux de la pensée. Autrefois encore, au temps des rapsodes d'Hellénie et des trouvères d'Occident, c'était l'organe d'une voix émue qui

1. *Journal intime*, inédit, 1832.

transmettait l'émotion poétique : or la parole humaine est chose spirituelle, — c'est l'âme qui vibre dans la matière. Mais « depuis qu'elle est imprimée, la poésie a perdu la moitié de son charme ».

Aussi professait-il le mépris du *métier* de poète. « Lorsqu'on fait des vers en regardant une pendule, écrit-il, on a honte du temps que l'on perd à chercher une rime qui ait la bonté de ne pas trop nuire à l'idée [1]. » On voit par là combien il se séparait des prestigieux virtuoses de son temps qui, moins sensibles à la poésie pure qu'aux manifestations du talent poétique, tentaient de réduire leur art à ses éléments matériels, à un jeu puéril d'assonances et de mètres.

Mais par instants, l'expression de la parole même lui semblait insuffisante [2], et voyant trop clairement

1. *Journal intime*, inédit, 1832.

2. A une jeune Anglaise inconnue qui lui avait demandé un autographe il répondait un jour : « Que ne puis-je savoir lequel de mes sentiments a touché votre belle âme qui vient à moi comme une sœur? Quel souvenir est si vif en elle? Quelles paroles l'ont émue? Ne vous repentez-vous pas de vous être abandonnée à ce bon mouvement; c'est une chose généreuse et belle que cette franchise à déclarer ses sympathies, et rien au monde n'est plus digne de respect. Le découragement ferait tomber les poètes dans le silence s'il ne leur venait quelquefois à travers l'espace des témoignages comme le vôtre, qui veulent dire : je vous écoute, parlez encore! Voilà donc cette écriture que vous voulez. *L'écriture grossière représente aussi mal la Parole que la lente parole représente la Pensée*, mais nous devons les bénir jusqu'au jour où nous connaîtrons la langue céleste que rien ici-bas ne nous fait deviner, si ce n'est l'Amour et la Prière. »

son impuissance définitive à jamais traduire son rêve, il jetait la plume de désespoir et s'écriait avec orgueil : « Eh quoi! ma pensée n'est-elle pas assez belle par elle-même pour se passer du secours des mots et de l'harmonie des sons! »

Parfois encore, il se demandait s'il n'est pas pour les songes de l'âme des formes expressives plus fidèles et plus dociles que celles de la littérature, et un désir impérieux le prenait alors d'aller se consoler au spectacle des grandes créations de l'art idéaliste. Un soir, il écrivait à Brizeux ce billet suppliant : « Eh! quand donc verrai-je Ingres dans son atelier? Je suis fatigué de moi à en mourir. Je pense et repense aux formes pures de ce grand dessinateur. Allons donc chez lui ensemble, que je rêve une heure dans son atelier, sans parler surtout s'il se peut. Ne voulez-vous donc pas me faire ce plaisir? Je le mérite bien pourtant par l'amitié que j'ai pour vous.... Répondez-moi un mot là-dessus, je vous en prie, c'est une *passion* pour moi, ce soir. »

Mais rentré chez lui, à sa table de travail, devant ses écrits, il retombait dans son impuissance et dans sa tristesse. Le silence lui semblait alors la seule expression digne de la Pensée. « Le silence est la Poésie même pour moi [1]. »

1. *Journal intime*, inédit, 1832.

Ainsi, dans un temps où l'on faisait un si grave abus des effets littéraires, il était le seul peut-être à apercevoir cette grande vérité : que la littérature diminue ce qu'elle semble parer, que tout travail de style est en un sens une profanation de la pensée, et que les plus belles pages de la légende morale de l'humanité demeureront à jamais inédites.

On touche ici la cause première qui, latente et mal définie encore au temps d'*Eloa*, de *Stello* et de *Chatterton*, devait ralentir d'abord puis tarir sa production, à mesure précisément que sa pensée, s'élevant à une conscience plus haute d'elle-même, devenait plus capable de créer des œuvres originales et fortes.

Une croyance aussi fervente à l'idéalisme ne pouvait rester purement intellectuelle et devait porter ses conséquences jusque dans la vie réelle.

L'antagonisme de l'action et de la pensée, qui fut le tourment secret de presque tous les mystiques, se produisit en effet chez Alfred de Vigny, avec une rare intensité, et le mot qu'adresse à Chatterton l'un des personnages du drame : « En toi la rêverie continuelle a tué l'action », pourrait servir d'épigraphe aux derniers chapitres de sa vie intime.

Ce n'est pas de nos jours seulement que l'abus du songe a paralysé l'action, puisque de tout temps la loi de l'idéal a été de n'avoir sa pleine existence

que dans la pensée pure, et que ç'a toujours été vouloir détruire son rêve que l'exposer à l'épreuve de la réalité.

Mais ce qui est de date plus récente, ce dont Vigny a particulièrement souffert, c'est de la situation nouvelle que la société moderne a faite au poète, et comme il était plus poète qu'un autre, comme toute sa nature était poétique, il en a plus souffert.

Autrefois en effet, en des temps que la Renaissance a clos pour jamais, la société, loin d'être réfractaire à l'éclosion de la poésie, la favorisait de toutes parts. Sans parler du spectacle extérieur, le tableau moral que le poète avait sous les yeux était singulièrement propice à son inspiration. La proportion de bien et de mal n'y différait guère, sans doute, de celle que nous constatons aujourd'hui; mais la vulgarité et la platitude y tenaient moins de place. Les passions étant plus fortes, il y avait plus de grandeur dans le vice comme dans la vertu. Jusque dans la scélératesse, il y avait parfois de l'héroïsme, et Balthazar Castiglione pouvait écrire : « L'horreur de nos crimes atteste la beauté de nos vertus, car il n'est pire chose au monde que la corruption du bien ». Enfin, la poésie n'était pas toute dans l'âme du poète; autour de lui, tous jusqu'aux plus humbles la sentaient, et leurs pensées étaient en harmonie avec sa pensée. L'expression était son

seul privilège, le seul don qui le séparât vraiment de la foule.

Quelle répugnance un puissant rêveur comme Dante, un pieux mystique comme Savonarole auraient-ils éprouvée à agir dans un tel milieu? La réalité dans laquelle ils marchaient et respiraient chaque jour n'était que le cadre naturel de leur songe et, loin de le troubler, semblait le prolonger.

Voilà pourquoi le poète alors ne craignait pas de faire entendre sa voix sur les choses du temps, et d'intervenir dans les affaires de son pays. Même dans l'action, il restait fidèle à son génie poétique et continuait d'accomplir sa fonction souveraine. Quelle différence quand, de nos jours, il a tenté d'agir! Pareil aux dieux de l'*Iliade*, qui dans la mêlée des héros devenaient vulnérables, il a perdu son caractère sacré dès qu'il a mis le pied sur le terrain profane. Le plus souvent d'ailleurs, c'est de lui-même et avant d'entrer dans l'arène qu'il l'a dépouillé, car il n'a souhaité les fièvres de la vie active que par lassitude de la vie intérieure et dédain de sa vocation, de telle sorte que, loin de trouver dans l'action un emploi particulier de ses facultés poétiques, il n'y a cherché qu'une diversion de sa pensée et, si je puis dire, l'oubli même de la poésie : Lamartine en est le plus grand exemple, puisque,

de son aveu même, c'est *quoique* poète qu'il se crut toujours homme d'État.

Le poète devra-t-il donc, à l'avenir, se retrancher absolument du monde et ne plus vivre que dans sa pensée? Qui donc, à sa place, rappellera la multitude à l'héroïsme et au désintéressement, mêlera un peu d'idéal au courant des affaires du monde et prononcera les grandes paroles qui marquent les heures critiques dans la destinée des peuples?

Alfred de Vigny était trop profondément poète pour consentir au sacrifice d'une partie aussi importante de sa mission. Il estimait en effet que c'est singulièrement rabaisser la faculté poétique d'en vouloir faire un dilettantisme stérile, un jeu de l'esprit sans application aux problèmes sociaux, et que la haute poésie doit comporter un système sur les affaires humaines aussi bien que sur les choses divines. Le désir donc de concilier en lui des modes d'activité, condamnés, semble-t-il, à s'exclure réciproquement désormais, lui inspira une conception originale du rôle réservé au poète dans les sociétés nouvelles.

De par l'autorité de son génie, le poète demeure encore, ainsi que Dante voulait qu'il fût, le véritable conducteur des peuples; il ne doit sortir ni de la communion humaine, ni du groupe social où la destinée l'a fait naître; il est impérieusement tenu

de mettre ses dons de sensibilité, d'imagination et d'intelligence au service de ses contemporains, d'attirer sans cesse leurs regards vers les clartés d'en haut et de chercher toujours à les unir dans un sentiment commun d'adoration pour les choses nobles, héroïques et immortelles. Mais quand, de loin en loin, il a prononcé le mot qu'il faut dire, il a terminé son rôle public et dès lors n'a plus qu'à « rentrer dans son travail silencieux ». A aucun prix, il ne doit intervenir dans le monde des faits. Sa mission propre était de créer les idées dont l'humanité a besoin pour vivre, puis de les laisser tomber au moment opportun, « comme une plume de son aile ». A d'autres de les ramasser ensuite, de les mettre en œuvre, et de les réaliser dans ces symboles toujours imparfaits qui sont les lois, le gouvernement, les institutions d'un pays.

C'est en ce sens qu'il faut comprendre la pensée dont il fait une règle de vie à Stello : « *Séparer la vie poétique de la vie politique* », et ce précepte encore : « Quand on veut rester pur, il ne faut pas se mêler d'agir sur les hommes », et celui-ci enfin : « L'application des idées aux choses n'est qu'une perte de temps pour les créateurs de pensées ».

Aussi ne s'est-il pas fait faute de traiter les questions sociales dans *Stello*, dans *Chatterton*, dans *Servitude et Grandeur militaires*; mais toujours il s'est

tenu à l'écart de la politique active. L'élévation des vues qu'il portait sur toute chose et un peu de cette ironie supérieure qui convient à la haute philosophie, lui avaient inspiré un dédain peut-être trop absolu de la pratique gouvernementale. « Tenir le pouvoir, a-t-il écrit, cela s'est toujours pu réduire à l'action de *manier des idiots et des circonstances*; et ces circonstances et ces idiots, ballottés ensemble, amènent des chances imprévues et nécessaires, auxquelles les plus grands ont confessé qu'ils devaient la plus belle partie de leur renommée [1]. »

Son détachement à l'égard des formes constitutionnelles qui se succédèrent sous ses yeux était complet. Légitimiste à l'origine, par tradition de famille et influence de milieu, il s'était déclaré quitte envers les Bourbons le jour où, « après treize années de services mal récompensés », il avait rendu ses épaulettes. 1830 l'avait peu surpris et à peine ému. Pourtant, par un retour de point d'honneur monarchique, il avait, le premier jour, fait préparer son ancien uniforme, prêt à l'endosser si le Roi ou le Dauphin se mettaient à la tête de l'armée, résolu à se faire tuer à leurs côtés — ce qui est en effet la manière la plus avisée de mourir au service d'un Prince — s'ils marchaient eux-mêmes au feu. Mais

1. *Stello*, p. 240.

tandis qu'on se battait dans les rues de la capitale, le Roi était à Compiègne et le Dauphin à Rambouillet. Alfred de Vigny était donc resté au logis, écrivant sur les tablettes de son *Journal* : « JEUDI 29 JUILLET : Ils ne viennent pas à Paris, on meurt pour eux! Race des Stuarts!... — VENDREDI 30 : Pas un Prince n'a paru. Les pauvres braves de la Garde sont abandonnés sans ordre, sans pain depuis deux jours, traqués partout et se battant toujours.... — SAMEDI 31 : J'en ai fini pour toujours avec les gênantes superstitions politiques. Elles seules pouvaient troubler mes idées par leurs mouvements d'instinct.... »

Et dix jours après la froide cérémonie du couronnement de Louis-Philippe (« un couronnement protestant », écrit-il dans son *Journal*) il résumait ainsi son expérience de la crise : « En politique, je n'ai plus de cœur. Je ne suis pas fâché qu'on me l'ait ôté, il gênait ma tête. »

Nul mouvement du cœur, en effet, ne troubla plus sa tête, et ce fut chez lui désormais un principe arrêté qu'on ne doit avoir ni amour ni haine pour les hommes qui exercent le pouvoir : « On ne leur doit que les sentiments qu'on a pour son cocher; ils conduisent bien ou ils conduisent mal, voilà tout. La nation les garde ou les congédie, sur les observations qu'elle fait en les suivant des yeux. »

Une fois, cependant, il parut oublier ses fiers conseils à Stello, lorsqu'en 1848, déférant aux instances de quelques électeurs de la Charente (où était situé son domaine patrimonial du Maine-Giraud), il posa sa candidature à l'Assemblée nationale. L'oubli n'était en effet qu'apparent; car, plus dédaigneux que jamais des réalités du pouvoir, il ne recherchait dans le mandat législatif qu'une occasion de donner à sa parole inspirée le retentissement de la tribune publique, et toute l'explication de sa conduite se résumait dans cette ligne de son *Journal intime* : « Dans les siècles fatigués (comme est le nôtre), il faut faire porter sa poésie par les ailes de la voix humaine au milieu d'une assemblée ». La profession de foi qu'il adressa à ses électeurs était remarquable d'élévation et de naïveté. On y lisait entre autres choses : « Je n'irai point, chers concitoyens, vous demander vos voix. Je ne reviendrai visiter au milieu de vous notre belle Charente qu'après que votre arrêt aura été rendu. Dans ma pensée, le peuple est un souverain juge qui ne doit pas se laisser approcher par les solliciteurs et qu'il faut assez respecter pour ne point tenter de l'entraîner ou de le séduire; il doit donner à chacun selon ses œuvres.... » Le *souverain juge* ne lui donna pas dix voix.

L'inaptitude absolue à l'action extérieure n'était pas la seule conséquence fatale d'une disposition

aussi forte à oublier le monde réel, à dédaigner les choses positives et à ne vivre que dans le rêve : un même interdit fermait encore à Vigny le champ de l'action intime.

Vers la fin de 1829, une femme, grande par l'âme et le talent, Mme Dorval, était entrée dans sa vie.

Au premier abord, il semble étrange que la sympathie ait pu s'établir entre deux êtres aussi différents.

Les fureurs et les délires de l'amour, la douleur sans frein, les sanglots et les rages, le cri de l'âme qui désespère et de la chair qui souffre convenaient seuls au tempérament de la grande artiste qui créa au théâtre le type de l'héroïne romantique. Il lui fallait de la passion sous la forme la plus violente, pour qu'elle se sentît à l'aise dans ses rôles et qu'elle pût s'élever à ces effets pathétiques qui la faisaient comparer à une lionne lâchée dans le drame. Mais alors elle exerçait sur certaines âmes une étrange séduction. George Sand, qui l'éprouva plus que personne, en a fixé le souvenir dans ces lignes qui semblent encore tout émues : « Regardez-la, écoutez-la ! Oh ! naïve ! naïve et passionnée, et jeune et suave, et tremblante et terrible ! Comprenez-vous qu'elle subjugue un pauvre cœur souffrant et infirme comme le mien ! Quand cette femme paraît sur la scène avec sa taille brisée, sa marche nonchalante,

son regard triste et pénétrant, alors, savez-vous ce que j'imagine ? — *Il me semble que je vois mon âme*; que cette forme pâle et triste et belle, c'est mon âme qui l'a revêtue pour se montrer à moi, pour se révéler à moi et aux hommes. Alors cette femme parle; elle pleure, elle maudit, elle invoque, elle commande, elle se désole! Oh! comme elle crie! comme elle souffre! quel féroce plaisir j'éprouve à la voir pleurer ainsi!... Voyez ces cheveux fins et soyeux qui semblent s'animer sur son vaste front! Voyez sa peau qui bleuit et tout son corps que la douleur brise!... Eh bien, c'est moi que vous voyez là, c'est mon âme qui est dans cette femme et qui la fait se tordre et délirer ainsi. Ce Dieu qui la possède, il est en moi aussi.... Ne voilà-t-il pas que je tremble, que mon sang fermente, que mon écorce craque de tous côtés et que je pleure comme elle? Quelle autre aurait ce pouvoir?... A l'heure qu'il est, je crie, je sanglote, je parle, je m'agite, j'existe par tous mes pores, je m'épanche, je me livre, je me communique, je sors de ma prison d'airain, je brise le sépulcre glacé où la flamme divine a si longtemps dormi... [1]. »

Et pourtant Mme Dorval ne se livrait qu'à demi dans les fictions du théâtre. Elle se révélait peut-

1. *Questions d'art et de littérature*, p. 60.

être plus passionnée encore dans la réalité de la vie. Douée d'une sensibilité presque maladive, elle vibrait tout entière au moindre émoi. Le calme de l'esprit et le repos du cœur lui étaient inconnus, et elle aurait pu s'appliquer le mot de Mlle de Lespinasse : « Si jamais je pouvais devenir calme, c'est alors que je me croirais sur la roue ».

Tout chez elle allait ainsi à la passion : art, amour, amitié, foi religieuse, elle faisait tout servir aux besoins immodérés de son cœur.

Jetée dès l'enfance dans la vie de théâtre, sans famille, sans appui, elle n'avait bientôt plus compté ses heures mauvaises; mais toujours à ses chutes avaient succédé des relèvements soudains, de miraculeuses résurrections morales.

Une des personnes qui l'ont le mieux connue, celle qui l'a le mieux aimée, l'a comparée à ces plantes délicates que l'on voit fortement attachées au roc, pousser, fleurir, mourir et renaître sans cesse sous l'écume des torrents : « Cette âme exquise, toujours pliée sous le poids de violentes douleurs, s'épanouissait au moindre rayon de soleil, et cherchait avec avidité le souffle de la vie autour d'elle. Ennemie de toute prévoyance, elle trouvait dans la force de son imagination et dans l'ardeur de son âme les joies d'un jour, les illusions d'une heure, que devaient suivre les étonnements naïfs ou

les regrets amers. Généreuse, elle oubliait ou pardonnait; et, se heurtant sans cesse à des chagrins renaissants, à des déceptions nouvelles, elle vivait, elle aimait, elle souffrait toujours. » Ainsi se formaient en elle des trésors de douleur que son cœur épanchait en vain, car la vie les renouvelait sans relâche.

A certaines heures aussi, elle était pleine d'effusions mystiques. La recherche de l'idéal insaisissable, le rêve du bonheur pur et du ciel réalisé sur la terre hantait son âme. Un jour qu'elle contemplait la *Madeleine* de Canova, une grande tristesse l'avait surprise, et elle avait porté envie à l'amante éplorée du Christ : « Heureuse celle-là, disait-elle! Elle l'a vu, elle l'a touché, son beau rêve! Elle a pleuré à ses pieds, elle les a essuyés de ses cheveux! Où peut-on rencontrer encore une fois le divin Jésus? Le beau mérite d'adorer un être parfait qui existe réellement! Croit-on que si je l'avais connu, j'aurais été une pécheresse? Est-ce que ce sont les sens qui entraînent? Non, c'est la soif de toute autre chose; c'est la rage de trouver l'amour vrai qui appelle et fuit toujours. Que l'on nous envoie des saints, et nous serons bien vite des saintes! Qu'on me donne un souvenir pareil à celui que Madeleine emporta au désert, et comme elle j'irai vivre au désert pour y pleurer mon bien-aimé! »

Ce fut par là surtout, par ses aspirations et ses souffrances morales, qu'elle émut Alfred de Vigny et l'enchaîna un temps à sa destinée.

Sous ses apparences éthérées, l'auteur d'*Eloa* cachait, en effet, une rare puissance de tendresse et de passion. « Je vis dans le feu, comme une salamandre », — ce mot qui revient sans cesse dans sa correspondance et dans son *Journal* traduit bien l'état perpétuellement troublé de son cœur. S'il n'en laissait rien voir au monde, s'il ne s'en ouvrit jamais dans ses écrits, c'était par pudeur, par respect pour soi-même et parce qu'il flétrissait à l'égal d'une « profanation » le fait des Byron et des Chateaubriand d'avoir divulgué dans leur œuvre le secret de leur existence intime.

Mais le voile dont le poète recouvrait si jalousement sa vie est déchiré depuis longtemps, et il ne reste plus d'indiscrétions à commettre.

La sensibilité était trop vive, chez Alfred de Vigny, pour se limiter aux jouissances de l'esprit et aux émotions de l'âme. Il n'avait pas seulement la perception subtile de la beauté intellectuelle et morale, il avait aussi, comme tous les mystiques, le sens profond de la volupté physique. Voilà ce qu'établit, trop brutalement par malheur, une lettre, une seule, qu'il écrivit sans doute (pour rappeler une excuse de Chateaubriand dans un cas analogue) « comme on

se fait percer les veines quand le sang afflue à la tête », une de ces lettres qu'on devrait brûler à l'instant qu'on les reçoit, et qu'une suite de hasards a égarée depuis dans des mains étrangères.

Mais cela dit, ce qu'il faut maintenir, ce que les notes et la correspondance inédites permettent d'affirmer, c'est que, par sa nature intime, Alfred de Vigny appartenait à la race des grands idéalistes qui, reconnaissant dans la beauté féminine le reflet de l'éternelle Beauté, ont vu dans les amours terrestres le préliminaire et le premier degré de l'Amour divin. La belle conception que les mystiques du Moyen âge et les platoniciens de la Renaissance portèrent à un si haut point de raffinement trouvait ainsi en lui un représentant attardé, comme ces fidèles dont la foi mélancolique survit aux autels des dieux exilés. Il croyait que la suprême lumière répand ses rayons sur toutes les créatures, depuis les humbles qui en reçoivent à peine une clarté jusqu'aux privilégiées dont quelques-unes, comme la Béatrice de Dante, apparurent à leurs amants « toutes resplendissantes de Dieu »; et que le véritable objet des passions charnelles est de faire entrevoir à l'homme les choses spirituelles et divines derrière les formes périssables qui excitent ses désirs.

Comme chez tous les mystiques, la pensée de la volupté s'associait d'ordinaire, chez Alfred de Vigny,

à l'idée de péché et de damnation. Paraphrasant à son insu la belle malédiction qu'un moine du XIIIe s. jetait à une pécheresse : « *Memoria Crucifixi crucifigat te in carnem tuam!* » il inscrivait sur son *Journal* ce projet de poème : « Un Christ dans une alcôve. Rêve d'une femme qui l'entend lui reprocher les plaisirs qu'elle a goûtés avec son amant devant la croix. Elle souffre et se sent percer les mains en expiation toutes les nuits[1]. »

Aussi le sentiment passionné qu'il avait voué à Mme Dorval était-il empreint d'une ardeur toute religieuse. Il voulait que l'amour fût « une confession et une communion perpétuelles ». Au moment qu'il s'approchait de sa maîtresse, il entrait en état d'oraison. Les apprêts du sacrifice étaient pleins de charme et de poésie, mais solennels et interminables comme les rites des mystères antiques. Interminable

1. On noterait, à cet égard, plus d'une affinité entre Vigny et Baudelaire. Quand parurent les *Fleurs du Mal*, Vigny fut l'un des premiers à en reconnaître l'étrange et perverse beauté. Voici en quels termes il remerciait l'auteur de lui avoir offert son livre : « 27 janvier 1862. — Depuis le 30 décembre. Monsieur, j'ai été très souffrant et presque toujours au lit. Là, je vous ai lu et relu, et j'ai besoin de vous dire combien ces *Fleurs du Mal* sont pour moi des fleurs du *bien*, et me charment ; combien aussi je vous trouve injuste envers ce bouquet, souvent si délicieusement parfumé de printanières odeurs, pour lui avoir donné ce titre indigne de lui et combien je vous en veux de l'avoir empoisonné quelquefois par je ne sais quelles émanations du cimetière d'Hamlet.... »

était aussi l'extase finale, la *dilectio extatica* où son âme goûtait l'ineffable jouissance de contempler sans voiles la parfaite Beauté.

Il semble que celle à qui s'adressait ce singulier amour, loin d'en sourire, n'en vit d'abord que la noblesse et l'élévation, et que plus d'une fois elle put dire à son amant, comme Ariel à Prospero : « *Thy thoughts I cleave to.* — Me voici tout proche de tes pensées ».

Ce qui est certain, c'est qu'à vivre dans cette atmosphère nouvelle, elle subit une profonde crise morale. Elle apprit d'Alfred de Vigny à connaître l'idéalité dans l'amour et ce qu'il peut y avoir d'âme dans la volupté même. La preuve en est dans la métamorphose qui transforma son talent dramatique. Elle qui n'avait pu traduire jusqu'alors que les violences et la fougue échevelée de la passion, elle excella à rendre les émotions contenues, suaves et élégiaques, et, du jour où elle rencontra un rôle à sa mesure, elle créa, on sait avec quelle délicatesse et quelle chasteté, la figure exquise de Kitty Bell, cette terrestre sœur d'Eloa.

Mais le sentiment dont elle recevait l'hommage s'écartait trop des conditions normales de la vie et de l'amour pour être longtemps partagé. L'âme féminine ne se contentera jamais d'abstractions; jamais la femme ne se résignera à être adorée dans

l'extase comme une blanche et froide statue ; toujours il lui faudra la douceur de la vraie tendresse et la chaude étreinte des grands embrassements. Dante, ce maître dans la science du cœur, l'a dit en son magnifique et vigoureux langage :

> Per lei assai di lieve si comprende
> Quanto in femmina fuoco d'amor dura,
> Se l'occhio o il tatto spesso nol raccende.

Et les Anciens le savaient aussi, puisque jamais dans la Fable antique les femmes mortelles n'acceptent sans répugnance l'amour d'un dieu, puisque Zeus pour surprendre leurs faveurs dut toujours revêtir la forme animale, et qu'Apollon lui-même, le plus beau des Immortels, vit Daphné s'enfuir à son approche.

Un jour donc que l'amante du poète, lasse du rêve, altérée de réel, écoutait dans la nuit de son âme l'écho troublant des souvenirs d'autrefois, elle entendit l'appel d'une des voix les plus éloquentes que la passion ait jamais empruntées. Un charme funeste envahit ses sens, et son amour s'égara.

Il semble qu'Alfred de Vigny fut assez long à s'apercevoir de son malheur (décembre 1835). Tous ses amis s'étonnaient, quelques-uns même s'indignaient de son aveuglement. Gustave Planche, dont la passion avait au contraire redoublé la lucidité,

jetait des cris au ciel et se voilait la face; le poète Ulric Guttinguer, attardé dans l'admiration d'*Eloa*, écrivait à Sainte-Beuve : « Sur quel sein cette larme du Christ est-elle allée tomber! » En vain l'on souriait, en vain l'on murmurait : rien ne troublait la sérénité de Vigny. Etait-ce parce que, trahi, il continuait d'être aimé et que, dans son égarement, l'infidèle ne croyait pas le trahir? Je penserais plutôt que, par une de ces faiblesses dont les plus fortes âmes ne sont pas exemptes quand elles aiment, il chercha quelque temps à se faire illusion à lui-même. Ainsi s'expliquerait alors, comme une confidence indirecte, l'énigmatique passage de son *Journal* qui nous représente l'Ame du poète séparée de son Corps, et se dressant devant lui « toute blanche et toute grave » pour lui adresser ces paroles sévères :

« C'est vous qui m'avez compromise. C'est vous « qui m'avez forcée d'être faible quand j'étais si forte, « et de parler de choses indignes de moi pour ne « pas démentir l'ardeur de vos yeux et les caresses « de votre sourire.... Quittez donc cette femme, et « me laissez penser. »

« Lorsque le jour vint, le Corps se leva avec l'Ame pour partir, et lui dit : « Allons-nous? »... Et ils allèrent rejoindre la belle maîtresse [1]. »

1. *Journal d'un poète*, p. 247.

Mais quand ses yeux se furent dessillés, la secousse fut si violente, qu'il crut sentir « la terre lui manquer sous les pieds ».

Aux heures où la souffrance était trop vive, il soulageait son cœur en jetant sur son *Journal* des notes comme celle-ci : « O mystérieuse ressemblance des mots! Oui, amour, tu es une passion, mais passion d'un martyr, passion comme celle du Christ.... Passion couronnée d'épines où nulle pointe ne manque! »

Sur cette catastrophe morale, les années s'écoulèrent, mais l'oubli ne vint point, et sa souffrance descendit chaque jour à de plus grandes profondeurs de son être.

Cependant un travail inconscient s'opéra bientôt dans son esprit.

Le drame intime, d'où il était sorti si cruellement mortifié, s'élargit à ses yeux. Ce ne fut plus la passion accidentelle de deux infortunés, ce fut la grande tragédie qui depuis les âges antiques se joue dans le cœur humain. Et d'admirables vers, les plus beaux qu'aient inspirés un grand amour trahi, sortirent de son âme blessée :

Une lutte éternelle, en tout temps, en tout lieu,
Se livre sur la terre en présence de Dieu,
Entre la bonté d'Homme et la ruse de Femme,
Car la femme est un être impur de corps et d'âme.

C'est Samson qui, le soir, dans sa tente murmure ce chant mélancolique, tandis qu'à ses genoux Dalila repose endormie. Une grande tristesse remplit le héros hébreu, au spectacle de la créature perfide et adorée qui vient encore de livrer le secret de sa vie. Trois fois il l'a déjà pardonnée; car il est faible et bon, car

L'Homme a toujours besoin de caresse et d'amour,
Sa mère l'en abreuve alors qu'il vient au jour,
Et ce bras le premier l'engourdit, le balance
Et lui donne un désir d'amour et d'indolence.
Troublé dans l'action, troublé dans le dessein,
Il rêvera partout à la chaleur du sein,
Aux chansons de la nuit, aux baisers de l'aurore,
A la lèvre de feu que sa lèvre dévore,
Aux cheveux dénoués qui roulent sur son front,
Et les regrets du lit, en marchant, le suivront [1].

Mais la Femme n'est que mensonge et perfidie. La domination seule lui plaît, et non l'amour.

1. Se rappeler les vers admirables de Lucrèce qui nous représentent Mars venant après chaque combat reposer sur le sein de Vénus « son éternelle blessure d'amour »:

.....In gremium qui sæpè tuum se
Rejicit, æterno devictus volnere amoris.
. . . .
Hunc tu, Diva, tuo recubantem corpore sancto
Circumfusa super, suaves ex ore loquelas
Funde.......

Le sentiment est peut-être plus fort chez Vigny, mais les expressions ne sont pas si pénétrantes : Virgile même n'a rien de plus tendre.



Elle est fière d'inspirer, et dédaigne de ressentir :

C'est le plaisir qu'elle aime;
L'Homme est rude et le prend sans savoir le donner.
Un sacrifice illustre et fait pour étonner
Rehausse mieux que l'or, aux yeux de ses pareilles,
La beauté qui produit tant d'étranges merveilles
Et d'un sang précieux sait arroser ses pas,
— Donc, ce que j'ai voulu, Seigneur, n'existe pas! —
Celle à qui va l'amour et de qui vient la vie,
Celle-là, par orgueil, se fait notre ennemie.
La Femme est, à présent, pire que dans ces temps
Où, voyant les humains, Dieu dit : « Je me repens! »
Bientôt, se retirant dans un hideux royaume,
La Femme aura Gomorrhe et l'Homme aura Sodome;
Et, se jetant, de loin, un regard irrité,
Les deux sexes mourront chacun de son côté.
« Eternel! Dieu des forts! vous savez que mon âme
N'avait pour aliment que l'amour d'une femme,
Puisant dans l'amour seul plus de sainte vigueur
Que mes cheveux divins n'en donnaient à mon cœur.
— Jugez-nous. — La voilà sur mes pieds endormie.
Trois fois elle a vendu mes secrets et ma vie,
Et trois fois a versé des pleurs fallacieux
Qui n'ont pu me cacher la rage de ses yeux,
Honteuse qu'elle était plus encor qu'étonnée,
De se voir découverte ensemble et pardonnée;
Car la bonté de l'Homme est forte et sa douceur
Écrase, en l'absolvant, l'être faible et menteur.

Trois fois donc il a fait grâce à Dalila. Mais enfin il est las. Il n'a plus ni la force de la colère ni le courage du pardon. Une nausée amère soulève son cœur. Pour rien il donnerait sa vie :

J'ai l'âme si pesante,
Que mon corps gigantesque et ma tête puissante
Qui soutiennent le poids des colonnes d'airain
Ne la peuvent porter avec tout son chagrin.
Toujours voir serpenter la vipère dorée
Qui se traîne en sa fange et s'y croit ignorée;
Toujours ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr,
La Femme, enfant malade et douze fois impur!
Toujours mettre sa force à garder sa colère
Dans son cœur offensé, comme en un sanctuaire
D'où le feu s'échappant irait tout dévorer.
Interdire à ses yeux de voir ou de pleurer,
C'est trop! Dieu s'il le veut, peut balayer ma cendre.
J'ai donné mon secret, Dalila va le vendre.
Qu'ils seront beaux, les pieds de celui qui viendra
Pour m'annoncer la mort! — Ce qui sera, sera! »
Il dit et s'endormit près d'elle — jusqu'à l'heure
Où les guerriers, tremblant d'être dans sa demeure,
Payant au poids de l'or chacun de ses cheveux,
Attachèrent ses mains et brûlèrent ses yeux.

Et comme si malgré lui le flot des souvenirs personnels lui montait au cœur, le poète, rappelant dans un dernier trait le châtiment de Dalila, adresse au spectre de l'infidèle cette malédiction voilée :

Terre et ciel! punissez par de telles justices
La trahison ourdie en des amours factices,
Et la délation du secret de nos cœurs
Arraché dans nos bras par des baisers menteurs!

En conscience, avait-il bien le droit de maudire ainsi celle qui s'était retirée de lui? L'avait-il réellement aimée d'amour vrai, et pour elle-même? N'était-

ce pas plutôt ses rêves seuls qu'il avait aimés en elle, puisqu'il lui gardait rancune quand, par des voluptés trop fortes, elle dissipait parfois le songe qu'il poursuivait dans ses bras [1]. Il a écrit un jour, alors que tout était fini entre eux : « On ne peut répandre son âme dans une autre âme que jusqu'à une certaine hauteur; là, elle vous repousse et vous rejette au dehors, écrasée de cette influence souveraine. » En traçant ces lignes, il se trompait lui-même; il n'avait presque rien donné de lui. Sa passion, comme celle de tous les poètes, n'était qu'une forme exaltée de l'égoïsme, puisque l'oubli de soi est la loi suprême de l'amour tandis que tout rapporter à soi est la condition même du génie poétique.

Combien, dans une pareille occurrence, fut plus sincère et moins partial à lui-même un autre poète qu'une étroite parenté morale unissait d'ailleurs à Vigny, Leopardi !

Une grande passion l'avait aussi éprouvé : la

1. On trouve une trace de ce sentiment dans un projet de poème, noté sur son *Journal*, sous le titre de *la Fornarina* : « O maîtresse de Raphaël, tu le vis s'épuiser dans tes bras. Qu'as-tu fait, ô femme! qu'as-tu fait! Une idée par baiser s'écoulait sur tes lèvres.... Elle s'endort dans les bras de Raphaël après qu'ils sont allés visiter la Campagne de Rome. — Elle rêve que ses idées, tuées par elle, viennent se plaindre; les idées de Raphaël sont des tableaux sublimes. Les personnages se groupent, puis se détachent en soupirant et reprennent leur vol vers le ciel. La Fornarina s'éveille, embrasse Raphaël : il était mort. »

Beauté s'était offerte à lui sous les traits d'une dame florentine de haut parage, élégante, artiste et cultivée comme une patricienne de la Renaissance. Il l'avait aimée éperdument; et elle, insouciante, s'était jouée de cet amour où toute une vie était engagée. Quand, trop tard aussi, il avait ouvert les yeux, il avait connu, de même que Vigny, tout ce que peut endurer le cœur d'un homme. Mais, la première douleur apaisée, le jour s'était fait de nouveau dans son âme. Il avait alors aperçu en toute clarté que c'était lui la cause de son malheur; que personne ne l'avait trahi; qu'il s'était abusé lui-même en adressant à la Femme l'hommage d'adoration que son cœur destinait secrètement à l'idéale Beauté. Si dans ce drame intime l'un des personnages avait trompé l'autre, le seul coupable était le poète, qui « jusque dans les enlacements corporels » avait poursuivi le fantôme d'un autre amour. A Elle, sa seule faute était d'être née femme, c'est-à-dire faible d'intelligence comme de corps, incapable de toute fonction supérieure dans l'humanité. Quelle injustice ce serait donc de lui reprocher son inconstance et sa fragilité! Qu'un peu de pitié lui soit plutôt donné, et que la seule vengeance du poète, quand il pensera à Elle, soit « de contempler la mer, la terre et le ciel, — et de sourire! »

Chez Alfred de Vigny, l'heure du pardon et du

« sourire » ne vint jamais. Mais une crise morale profonde succéda au désastre intime où ses plus chères illusions avaient péri, et ce fut une heure décisive dans l'évolution de la pensée.

Jusqu'alors la solitude n'avait été pour lui qu'une auxiliaire de rêve, une inspiratrice de poésie, et à ce titre il l'avait déclarée *sainte* [1]. « Quand j'ai dit, écrivait-il en 1832 : *la solitude est sainte*, je n'ai pas entendu par solitude une séparation et un oubli entier des hommes et de la société, mais une retraite où l'âme puisse se recueillir en elle-même, jouir de ses propres facultés et rassembler des forces pour produire quelque chose de grand. » Elle fut désormais pour lui un refuge contre les heurts du monde, une Thébaïde impénétrable où il demeura seul en présence de sa pensée.

Et de ce continuel travail d'une âme obstinément repliée sur elle-même sortit le pessimisme le plus désespéré qui se soit encore traduit dans notre littérature morale.

1. Puis recueillant le fruit tel que de l'âme il sort,
Tout empreint du parfum des *saintes solitudes*.

III

CONCEPTION DE LA VIE. PESSIMISME

Un caractère général et, pour ainsi dire, impersonnel fait l'originalité de ce pessimisme et sa haute valeur philosophique.

Chez René comme chez Childe-Harold, chez Obermann comme chez Lélia, la désespérance ne procède en effet que de causes strictement individuelles. Lorsque René s'écrie : « Homme ! tu n'es qu'un songe rapide, un rêve douloureux ; tu n'existes que par le malheur, tu n'es quelque chose que par la tristesse de ton âme et l'éternelle mélancolie de ta pensée ! » qu'on ne s'y méprenne pas : il ne fait allusion qu'à lui-même, à ses regrets inutiles, à ses

désirs d'amour trompés, à ses ambitions de gloire trahies, à l'amertume que son cœur trop avide a rencontrée au fond de toutes les voluptés, en un mot, à l'expérience cruelle, qu'il a rapportée de son voyage à travers la réalité :

> Quoniam medio de fonte leporum
> Surgit amari aliquid quod in ipsis floribus angat;

si bien qu'en un jour de franchise Chateaubriand pourra dire : « Quand je peignis René, j'aurais dû demander à ses plaisirs le secret de ses ennuis ».

De même pour Byron, dont Carlyle a dit si justement : « Le seul emploi qu'il ait trouvé à faire de ses dons merveilleux a été d'annoncer à tout l'univers qu'il n'était pas heureux », et dont ce mot commente et résume toute l'œuvre.

Et puis, un trait particulier à ces grands désespérés est qu'au fond ils aiment leur ennui : ils s'en consolent en lui donnant pour cadre les plus splendides paysages des deux mondes; pour thème, les plus romanesques aventures; pour expression, les phrases les plus harmonieuses et les mieux cadencées. Ainsi, charmés par leur tristesse même, ils se sont plu à cueillir sur toutes choses ce que Sainte-Beuve appelait « la fleur du désenchantement » et à s'enivrer du mortel parfum de ses pâles corolles.

Tout autre est Alfred de Vigny. Ce n'est pas une

réflexion sur sa propre destinée qui l'a conduit au pessimisme, mais la vue du mal impersonnel et absolu, qui sévit indistinctement sur toutes les créatures.

Comme tous les esprits de sa génération, il a subi le contre-coup des circonstances extraordinaires dans lesquelles s'est écoulée sa jeunesse. Né à une heure critique, dans l'ébranlement de tous les principes reçus et de toutes les doctrines consacrées, grandi au milieu d'ambitions et d'espérances démesurées, il n'avait pu voir, au lendemain des catastrophes de 1815, tous les ressorts intérieurs se briser et une atonie générale succéder aux paroxysmes de la fièvre, sans que son âme subît aussi la contagion de la commune lassitude. Mais les enseignements sommaires que ses contemporains avaient tirés de ces spectacles ne lui avaient pas suffi; il avait presque aussitôt dépassé les étroites conclusions dont s'était accommodée trop aisément leur médiocrité spéculative; et, comme un décor magique apparu dans l'aube vaporeuse, toute une théorie du monde moral s'était esquissée dans l'arrière-plan de ses premiers rêves. Par un effet de l'étrange tyrannie qu'on a vu les idées exercer sur son imagination, il était dès lors revenu sans cesse à cet ordre de réflexions, ne s'en laissant distraire ni par les soucis de la vie active ni par les luttes et

les succès littéraires. Mais assurément ses conceptions à cet égard seraient restées longtemps encore à l'état d'ébauches et de rêveries, sans la crise intime qui vient d'être rappelée. Alors, en effet, se produisit en lui (par quelle loi mystérieuse?) une profonde réaction du sentiment sur la pensée. Soudain toutes ses vues s'élargirent; tout son horizon s'éclaircit, et sa vision intérieure prit aussitôt l'ampleur et la solidité d'une grande doctrine philosophique.

Aussi, sa mélancolie n'a rien de vague, rien de maladif ni d'efféminé; comme elle ne se raconte pas pour le vain plaisir de s'offrir en spectacle au monde, elle ne se complaît en ses descriptions ni aux molles vapeurs, ni aux lumières noyées, ni aux nuances attendrissantes. Elle est forte et simple, et la plainte qu'elle exhale est comme l'écho de celle qui depuis l'origine du monde porte au ciel la protestation de l'homme moral.

Pourquoi le mal existe-t-il sur la terre? Comment le concilier avec la sagesse, la justice et la bonté divines? Pourquoi tant de douleurs imméritées, tant de souffrances inutiles?

A ces graves questions, sa pensée n'admet qu'une réponse : contre l'homme jadis une sentence mystérieuse a été rendue.

La cause fut jugée par défaut puisque l'accusé n'a

pu présenter sa défense; nul considérant non plus ne motiva l'arrêt puisque jamais le condamné n'a connu son crime. « Je sens sur ma tête, écrit-il dans son *Journal*, le poids d'une condamnation que je subis toujours, ô Seigneur! mais, ignorant la faute et le procès, je subis ma prison. J'y tresse de la paille pour l'oublier quelquefois : là se réduisent tous les travaux humains. Je suis résigné à tous les maux et je vous bénis à la fin de chaque jour lorsqu'il s'est passé sans malheur. »

Contre la sentence qui l'écrase, nul recours d'appel ni de revision n'est ouvert à l'homme. « Condamnés à la mort, condamnés à la vie, voilà deux certitudes. Condamnés à perdre ceux que nous aimons et à les voir devenir cadavres, condamnés à ignorer le passé et l'avenir de l'humanité et à y penser toujours! Mais pourquoi cette condamnation? — Vous ne le saurez jamais. Les pièces du grand procès sont brûlées : inutile de les chercher[1]. »

Un seul espoir de réparation, bien lointaine et bien insuffisante, subsiste peut-être encore pour cette victime judiciaire, celui de juger un jour son Juge. Ici, la pensée d'Alfred de Vigny, tout imprégnée des grandes images bibliques, semblait parfois se bercer d'étranges illusions. Un jour viendrait,

1. *Journal intime*, inédit.

croyait-il, où la voix de tous les martyrs, de tous les affligés, de tous les opprimés aurait droit de se faire entendre. La trompette d'airain qui convoquera au Jugement dernier les races trépassées sonnera pour l'humanité l'heure des revendications solennelles. Alors, dans la vallée de Josaphat, une clameur immense accusera Dieu. « Et Dieu viendra se *justifier* devant toutes les âmes et tout ce qui est vie. Il paraîtra et parlera, il dira clairement pourquoi la création et pourquoi la souffrance et la mort de l'innocence. En ce moment, ce sera le genre humain ressuscité qui sera le juge, et l'Éternel, le Créateur, sera jugé par les générations rendues à la vie. »

L'idée la plus originale de Vigny dans cet ordre de pensées et qu'il est le premier peut-être à avoir si clairement aperçue, est que les dogmes chrétiens, par leur origine comme par leur substance, sont essentiellement pessimistes. Que la doctrine de l'Évangile, comme six siècles auparavant celle des soutras bouddhiques, soit éclose d'une conception mauvaise de la vie terrestre, d'une vue désolée des tristesses et des iniquités d'ici-bas, il n'y a point de doute. D'autre part, en professant que la race humaine est coupable du fait même de son existence, en faisant planer sur les âmes la perpétuelle pensée du péché originel et de l'expiation, en proclamant la doctrine décourageante du petit nombre

des élus et de l'impossibilité du salut sans la grâce, en représentant la réalité de ce monde comme un mal, la terre comme une vallée de larmes et la vie comme un obstacle au seul vrai bonheur, enfin en rendant l'idée de la mort toujours terrible et toujours présente, la religion du Crucifié peut, à certains égards, être considérée comme l'une des plus sombres croyances où se soient attachés les instincts supérieurs de l'humanité. C'est là ce qu'Alfred de Vigny a su voir mieux que personne avant lui et ce qu'il a résumé dans cette phrase de son *Journal*[1] : « L'Évangile est le désespoir même », et dans cette autre encore : « La religion du Christ est une religion de désespoir puisqu'il désespère de la vie et n'espère qu'en l'éternité ». Mais l'expression la plus saisissante qu'Alfred de Vigny ait donnée à ses griefs contre la puissance divine est l'admirable invocation qu'il a placée sur les lèvres du Christ au *Mont des Oliviers*, et qui paraphrase la belle et audacieuse parole de saint Augustin : « *Deus proprio Filio non pepercit.* — Dieu n'a pas épargné son Fils même ».

Seul, loin de ses disciples endormis, Jésus erre la nuit dans les rochers de Gethsémani. Une angoisse d'agonie étreint son cœur, et sa grande âme est triste jusqu'à la mort :

1. Inédit, 1835.

Il se courbe, à genoux, le front contre la terre;
Puis regarde le ciel en appelant : « Mon père! »
Mais le ciel reste noir, et Dieu ne répond pas.
Il se lève étonné, marche encore à grands pas,
Froissant les oliviers qui tremblent. Froide et lente
Découle de sa tête une sueur sanglante.
Il recule, il descend, il crie avec effroi :
« Ne pourriez-vous prier et veiller avec moi? »
Mais un sommeil de mort accable les apôtres.
Pierre à la voix du maître est sourd comme les autres.
Le Fils de l'Homme alors remonte lentement;
Comme un pasteur d'Égypte, il cherche au firmament
Si l'Ange ne luit pas au fond de quelque étoile.
Mais un nuage en deuil s'étend comme le voile
D'une veuve, et ses plis entourent le désert.

Trois fois il appelle son Père, et le vent dans les oliviers répond seul à sa voix. Alors, défaillant sous le poids d'une lassitude infinie, pris d'un doute affreux sur la valeur de son œuvre et l'utilité de son sacrifice, il s'écrie :

O Père, encor laisse-moi vivre!
Avant le dernier mot ne ferme pas mon livre!
Ne sens-tu pas le monde et tout le genre humain
Qui souffre avec ma chair et frémit dans ta main?
C'est que la Terre a peur de rester seule et veuve
Quand meurt celui qui dit une parole neuve;
Et que tu n'as laissé dans son sein desséché
Tomber qu'un mot du ciel par ma bouche épanché.
. . . .
Mais je vais la quitter, cette indigente terre,
N'ayant que soulevé ce manteau de misère
Qui l'entoure à grands plis, drap lugubre et fatal,
Que d'un bout tient le Doute et de l'autre le Mal.

Mal et Doute! En un mot je puis les mettre en poudre.
Vous les aviez prévus, laissez-moi vous absoudre
De les avoir permis. — C'est l'accusation
Qui pèse de partout sur la création!

Que Lazare donc monte sur son tombeau désert! Que le souvenir lui soit rendu de ce qu'il a vu par delà le sépulcre, et qu'il révèle à haute voix le grand secret que gardent si jalousement les morts! Que l'homme connaisse enfin le mystère du monde et l'énigme de la Nature; qu'il sache

Si le juste et le bien, si l'injuste et le mal
Sont de vils accidents en un cercle fatal
Ou si de l'univers ils sont les deux grands pôles,
Soutenant terre et cieux sur leurs vastes épaules.
. . . .
Et si les Nations sont des femmes guidées
Par les étoiles d'or des divines idées,
Ou de folles enfants sans lampes dans la nuit,
Se heurtant et pleurant et que rien ne conduit;
Et si, lorsque des temps l'horloge périssable
Aura jusqu'au dernier versé ses grains de sable,
Un regard de vos yeux, un cri de votre voix,
Un soupir de mon cœur, un signe de ma croix,
Pourra faire ouvrir l'ongle aux Peines éternelles,
Lâcher leur proie humaine et reployer leurs ailes.

Ainsi le divin Fils interroge anxieusement son divin Père; mais cette fois encore Dieu reste muet. Et dans l'ombre Jésus entend soudain rôder Judas.

Le ton sur lequel Vigny a toujours soutenu sa

dispute contre Dieu n'est point, ainsi qu'on le voit, celui de l'invective impie à la Byron ni celui de la dérision sacrilège. Jusque dans ses ironies les plus audacieuses, il a su garder le sérieux et le respect qui sont la condition essentielle du grand art, dans ce fragment par exemple : « Que Dieu est bon, quel geôlier adorable, qui sème tant de fleurs dans le préau de notre prison! Il y en a (le croirait-on ?) à qui la prison devient si chère, qu'ils craignent d'en être délivrés ! Quelle est donc cette miséricorde admirable et consolante qui nous rend la punition si douce ? Car nulle nation n'a douté que nous ne fussions punis, — on ne sait de quoi. »

Jamais non plus son ressentiment contre l'auteur responsable des maux et des iniquités qui couvrent le monde n'a dépassé la colère sourde qui gronde dans ce morceau : « La terre est révoltée des injustices de la création; elle dissimule par frayeur de l'éternité, mais elle s'indigne en secret contre le Dieu qui a créé le mal et la mort. Quand un contempteur des dieux paraît, comme Ajax, fils d'Oïlée, le monde l'adopte et l'aime; tel est Satan, tels sont Oreste et don Juan. — Tous ceux qui luttèrent contre le ciel injuste ont eu l'admiration et l'amour secret des hommes. »

Seule, l'esquisse d'un poème où il se proposait de faire l'apologie du suicide comme d'un acte de repré-

sailles contre Dieu pourrait être incriminée de blasphème : l'âme d'un suicidé comparaît devant Dieu qui lui dit : « Qu'as-tu fait? Pourquoi as-tu détruit ton corps? » et l'âme répond : « *C'est pour t'affliger et te punir.* Car pourquoi m'avez-vous créé malheureux? Et pourquoi avez-vous créé le mal de l'âme, le péché, et le mal du corps, la souffrance? Fallait-il vous donner plus longtemps le spectacle de mes douleurs [1]? »

Mais, si Dieu est aveugle et injuste, s'il inflige d'inexplicables démentis aux aspirations les plus profondes de la conscience morale, la Nature ne reste-t-elle pas à l'homme? N'est-elle pas, comme le pensaient les anciens, l'*Alma mater* compatissante à nos maux, toujours disposée à nous ouvrir les bras, à écouter nos lamentations, à endormir nos douleurs par ses vagues complaintes ? Virgile ne nous a-t-il pas montré les lauriers et les myrtes pleurant la mort de Daphnis?

Illum etiam lauri, illum etiam flevere myricæ.

Et, plus près de nous, Gœthe ne nous a-t-il pas révélé, par l'exemple de son *Faust*, que la Nature est la grande consolatrice de nos misères et la sou-

1. On lit encore, dans son *Journal* inédit : « Si tel malheur auquel je pense m'arrivait, j'irais mettre le feu à une église pour me venger de Dieu. » (21 février 1834.)

veraine réparatrice de nos fautes ; qu'elle a des trésors inépuisables de tendresse et d'indulgence pour qui sait la comprendre et l'aimer ; que toujours elle est prête à nous parler d'idéal, à nous rendre la santé intérieure, à renouveler le pauvre être faible et troublé que nous sommes ; que seule elle procure aux esprits inquiets le repos, aux âmes affligées l'oubli, aux consciences tourmentées la paix et l'absolution ? Ou bien, s'il est des cœurs rebelles à cette action salutaire, le penseur ne peut-il pas trouver encore une certaine jouissance à sentir sa personnalité s'effacer dans la contemplation des lois immuables de l'ordre éternel, à reconnaître dans les battements de son cœur les pulsations de la vie universelle, à admirer la puissance uniforme qui se déploie dans le monde par la succession des choses et le sacrifice des individus ?

Alfred de Vigny semblait plus apte qu'un autre à éprouver ces influences diverses mais également bienfaisantes de la Nature ; car peu de poètes en aucun temps furent plus sensibles à la beauté pittoresque dans sa large et noble acception. Au don de *voir* le monde extérieur dans sa réalité objective, à la perception délicate de ses formes matérielles, de ses contours et de ses couleurs, de ses parfums et de ses murmures, il alliait une intuition profonde de l'existence propre qui anime la Nature, du souffle

d'infini qui circule partout en elle, de la vie impersonnelle et supérieure que manifeste chacune de ses harmonies et de ses émanations. Faut-il rappeler ces strophes de *la Maison du Berger*?

La Nature t'attend dans un silence austère,
L'herbe élève à tes pieds son nuage des soirs,
Et le soupir d'adieu du soleil à la terre
Balance les beaux lis comme des encensoirs.
La forêt a voilé ses colonnes profondes,
La montagne se cache, et sur les pâles ondes
Le saule a suspendu ses chastes reposoirs.

Le crépuscule ami s'endort dans la vallée
Sur l'herbe d'émeraude et sur l'or du gazon,
Sous les timides joncs de la source isolée
Et sous le bois rêveur qui tremble à l'horizon,
Se balance en fuyant dans les grappes sauvages,
Jette son manteau gris sur le bord des rivages
Et des fleurs de la nuit entr'ouvre la prison.

Mais ce n'était point assez pour lui de soulever le voile des premières apparences et d'évoquer l'âme des choses extérieures. C'était le secret même de cette âme, le mystère d'Isis, qu'il voulait connaître. Et, comme tout à l'heure il faisait à Dieu, il presse maintenant la Nature de questions impérieuses. Pourquoi a-t-elle jeté l'homme sur la terre ? Pourquoi lui a-t-elle imposé de si dures conditions d'existence ? Que lui veut-elle donc ? Quelles fins poursuit-elle par lui ? Est-elle méchante ou impuissante à son

égard? Par quelle ironie, aux jours où il est le plus malheureux, se plaît-elle parfois à revêtir sa plus belle parure ? Pourquoi quand l'âme humaine est en deuil, tout peut-il être fête au dehors ?

A ces interrogations d'une dialectique passionnée, la Nature va-t-elle répondre, comme dans l'admirable prosopopée de Lucrèce, en dissertant avec l'homme pour le persuader, en motivant ses arrêts pour les justifier? — Non, voici sa seule réponse :

Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs;
Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,
Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs.
Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs ; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
A côté des fourmis les populations;
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
J'ignore en les portant les noms des nations.
On me dit une mère et je suis une tombe,
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations.

Avant vous, j'étais belle et toujours parfumée,
J'abandonnais au vent mes cheveux tout entiers,
Je suivais dans les cieux ma route accoutumée,
Sur l'axe harmonieux des divins balanciers.
Après vous, traversant l'espace où tout s'élance,
J'irai seule et sereine; en un chaste silence,
Je fendrai l'air du front et de mes seins altiers.

Hélas! voilà le mystère de la Nature! Voilà le secret de son immoralité transcendante, de son suprême dédain pour la vertu! Voilà pourquoi elle nous écrase avec je ne sais quoi de si paisible dans la cruauté et de si inexorable dans l'indifférence[1].

Elle est au delà de nous, indépendante, parfaite et se suffisant à elle-même. Nos pensées ne parviennent pas jusqu'à elle, nos paroles ne peuvent l'atteindre, et nos plaintes ni nos prières ne troublent sa sérénité. Elle n'a qu'un souci, tourner la roue de l'univers et entretenir, dans le monde, la vie par la mort et la mort par la vie.

Alors quelle duperie de l'aimer! Ne nous laissons donc plus prendre à ses sortilèges de beauté et portons ailleurs le tribut d'admiration que nous lui acquittions indûment. Cherchons parmi nos semblables quelque créature d'élite « au pur sourire amoureux et souffrant », et aimons en elle toute l'humanité douloureuse. Un soir nous la conduirons parmi les bruyères vers la *Maison du Berger*. Là, dédaigneux des vaines splendeurs de la nuit étoilée, nous ne lui parlerons devant ces choses éternelles que des êtres qui passent, de leurs rêves fugitifs, de leurs pensées éphémères, de leurs espoirs toujours

1. « Partout la Nature stupide nous insulte. » (*Journal d'un poète*, p. 98.)

déçus, de tout ce qui compose enfin « la majesté des souffrances humaines ».

Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre
Sur cette terre ingrate où les morts ont passé ;
Nous nous parlerons d'eux, à l'heure où tout est sombre,
Où tu te plais à suivre un chemin effacé,
A rêver, appuyée aux branches incertaines,
Pleurant comme Diane au bord de ses fontaines
Ton amour taciturne et toujours menacé !

Ainsi donc, abandonné de Dieu comme de la Nature ; sans recours vers l'un, sans protection contre l'autre; seul, dans le monde, avec ses éternels et inutiles besoins de sacrifice, d'héroïsme et de dévouement, l'homme est la proie de la fatalité. Dans sa course vers l'inconnu, nulle pensée aimante ne l'accompagne. Au milieu des forces aveugles déchaînées dans l'univers, il est comme un naufragé sur les flots, perpétuellement ballotté, entraîné vers un but toujours voilé et qui le fuira toujours.

Et pourtant, s'il est une forme d'esprit qui soit rebelle à une pareille conception de la vie et de la destinée humaines, il semble bien que ce soit celle dont on a vu qu'Alfred de Vigny était un des représentants les plus originaux et les plus accomplis.

Si vaste, en effet, que soit l'empire des forces fatales auxquelles nous sommes asservis, il est un domaine qui échappe à leur action, c'est le vivant

univers que chacun de nous porte en soi, c'est ce monde invisible, supérieur aux apparences qui, simple hypothèse pour le commun des hommes, est une certitude pour les idéalistes. La malignité du sort a prise sur les choses, mais non sur les idées. Or, pour l'idéaliste, que sont les choses? Le perpétuel démenti des faits ne rend pas, à ses yeux, la beauté, la justice, la vérité, la poésie, la religion moins sacrées ni moins *vraies*. A qui édifia dans son âme la Cité de Dieu, qu'importent les misérables constructions des cités humaines? La foi des martyrs ne s'est jamais affirmée plus hautement qu'à l'instant même où elle recevait de la réalité la plus brutale dénégation, et c'est aux heures les plus sombres de l'histoire que se sont produits les plus beaux spectacles de l'ordre moral et intellectuel, les merveilles les plus délicates du sentiment esthétique et religieux.

Par quelle étrange contradiction avec soi-même, par quel oubli de sa nature intime, Alfred de Vigny en vint-il donc au pessimisme?

Non, il n'y eut de sa part ni contradiction, ni oubli; mais le dernier et le plus terrible effet de la crise intime, dont on a lu plus haut le récit, devait être de lui enlever sa foi même à l'idéalisme. Quand il s'éveilla de la torpeur morale où cette crise l'avait plongé, il vit clairement que les grandes et belles

Idées, qui naguère avaient enchanté son rêve, n'étaient que chimères, qu'il avait prodigué à de vains fantômes les trésors de son âme, et que tout sur terre n'était que mensonge et illusion. Pris d'amers regrets, il s'en voulut comme d'un crime d'avoir si longtemps sacrifié « à la superstition des amours ineffables ».

Et, dans le temps même qu'il écrivait *la Colère de Samson,* il jetait cette note sur son *Journal intime* :

« La seule fin vraie à laquelle l'esprit arrive, en pénétrant tout au fond de chaque perspective, c'est le néant de tout. Gloire, amour, bonheur, rien de tout cela n'est complètement. Donc, pour écrire des pensées sur un sujet quelconque et dans quelque forme que ce soit, nous sommes forcés de commencer par nous mentir à nous-mêmes, en nous figurant que quelque chose existe et en créant un fantôme pour ensuite l'adorer ou le profaner, le grandir ou le détruire. Nous sommes des don Quichottes perpétuels et moins excusables que le héros de Cervantes, car nous savons que nos géants sont des moulins et nous nous enivrons pour les voir géants. »

Ainsi, l'idéal même, cette suprême illusion des grandes âmes, se réduisait à néant. Alors rien ne subsista plus dans le cercle dévasté de sa pensée,

une nuit profonde l'enveloppa de toutes parts, et un vide effrayant se fit dans son cœur.

L'originalité de Vigny dans ce désastre moral fut encore de n'écouter aucune des suggestions auxquelles succombent en pareil cas les natures vulgaires, de ne se laisser aller ni au découragement, ni à la colère; et d'apercevoir qu'un seul parti était digne de lui : la résignation.

Mais quelle résignation fut la sienne! Assurément, elle n'avait rien de commun avec la soumission inerte et presque inconsciente des âmes faibles qui, ne sachant qu'endurer et non souffrir, plient sous la force des choses comme les animaux s'inclinent sous le joug. D'autre part, ce ne pouvait être la philosophie désabusée, le fatalisme épicurien que prêche l'*Ecclésiaste*, car, s'il est persuadé de la suprême ironie des choses, s'il proclame que c'est folie de vouloir concilier la justice de Dieu avec le train du monde, le sceptique hébreu, loin de déclarer la vie mauvaise, prend volontiers son parti du sort moyen des hommes et sait trouver encore quelque douceur aux jouissances terrestres après les avoir reconnues vaines. Ce ne pouvait être non plus l'acquiescement délibéré du stoïcien antique aux prescriptions établies par les dieux, la sereine et virile acceptation des lois immuables de l'ordre universel. Encore moins ce pouvait-il être l'adhé-

sion libre et joyeuse du chrétien aux volontés mystérieuses de la Providence, puisqu'un tel sentiment suppose que la bonté divine est infinie et que la réparation des iniquités de ce monde s'accomplira dans un autre. Ce fut une résignation sans confiance et sans amour, mais sans illusion ni faiblesse.

Et d'abord il s'interdit tout enthousiasme et toute espérance : « L'espérance est la plus grande de nos folies, et la source de toutes nos lâchetés ». Mais, par respect pour nous-mêmes, que notre désespoir soit « paisible, sans convulsions de colère et sans reproches ». Trêve aussi de questions indiscrètes à Dieu. Puisqu'ici-bas tout est mystère, hormis notre souffrance; puisque jamais la plainte des créatures n'est montée jusqu'au ciel; puisque, à l'appel de Jésus même, le soir de Gethsémani, Dieu est resté sourd, cessons de l'interroger désormais, rendons-lui ses dédains,

> Et ne répondons plus que par un froid silence
> Au silence éternel de la Divinité.

Et quand notre heure dernière aura sonné, que notre agonie aussi soit muette, impassible et sans faiblesse. Prenons exemple sur le fauve qui, traqué par les chasseurs, transpercé de coups, déchiré par les chiens, perdant le sang par vingt blessures,

s'arrête, se couche, et regardant froidement ses agresseurs, meurt sans jeter un cri.

Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
C'est vous qui le savez, sublimes animaux!
A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul le silence est grand : tout le reste est faiblesse.
— Ah! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur!
Il disait : Si tu peux, fais que ton âme arrive,
A force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
Gémir, pleurer, prier, est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis après, comme moi, *souffre et meurs sans parler.*

Le silence, telle fut donc sa conclusion dernière sur la vie.

« Se soumettre à ce qui est inévitable, a dit Gœthe, voilà le thème de toutes les religions »... et le dernier mot de toutes les philosophies, aurait-il pu ajouter. Se passer d'espérances; contempler les choses sous leur vrai jour, sans illusion comme sans colère ; reconnaître que le problème de la destinée humaine est un cercle sans issue ; se voiler la face devant le mystère infini de l'âme et du monde; et ne pas s'épuiser à vouloir concilier les affirmations de la conscience morale avec les démentis de la réalité, — là peut-être, en effet,

est la vraie sagesse, la seule science qui ne trompe jamais.

On aperçoit ici la cause dernière et profonde de la longue stérilité littéraire d'Alfred de Vigny. Ecrire, c'eût été se plaindre : il n'écrivit plus. Les rares et superbes morceaux poétiques qu'il composa sous l'inspiration de son pessimisme ne furent qu'autant de cris arrachés à son âme par l'excès de la souffrance. « Je n'ai rien voulu donner à la *Revue des Deux Mondes* depuis le *Mont des Oliviers*, écrivait-il à son ami le marquis de la Grange.... Je fais d'autres poèmes encore. Mais qu'ils soient imprimés ou non, que m'importe? Mon cœur est un peu soulagé quand ils sont écrits. Tant de choses m'oppressent que je ne dis jamais! C'est une saignée pour moi que d'écrire quelque chose comme la *Mort du Loup*. »

Sur cette sombre physionomie, un trait reste encore à préciser, qui la rend infiniment sympathique, la douceur.

Dans les âmes que le pessimisme a ravagées, quand tout est ruine et désert, quand un vent de mort a tout desséché et tout flétri, quand tout espoir de floraison ultérieure semble à jamais perdu, il n'est pas rare qu'une source mystérieuse jaillisse soudain des profondeurs de l'être et ramène un peu de vie morale sur les espaces dévastés. Un senti-

ment nouveau naît alors des débris du passé, et la tendresse des anciens jours réapparaît sous la forme d'une pitié immense pour l'humanité souffrante.

Ce fut le cas de Vigny. Lorsqu'il eut touché aux limites dernières de son pessimisme, je dirais presque de son nihilisme, toute sa puissance d'aimer lui revint soudain au cœur et s'épancha à grands flots « sur ses frères de douleur, sur tous les prisonniers de cette terre, sur tous les hommes ».

Sa compassion avait été jadis aux héros de la souffrance, aux martyrs fameux du génie, de l'amour, de l'honneur, à Moïse, à Roland, à Chatterton, à Chénier, etc. Ses clients préférés furent dès lors les humbles, les anonymes, les résignés, la foule obscure des grandes âmes qui s'évertuèrent dans de petits destins. A la différence pourtant de la commisération vague et universelle, du *Misereor super turbas*, que les apôtres du pessimisme russe répandent aujourd'hui sur les multitudes, la pitié de Vigny savait aussi se ramasser, se concentrer sur les personnes. Tout malheur éclatant dans le cercle, non seulement de son intimité, mais de la plus lointaine connaissance, se répercutait en lui avec une vivacité extraordinaire. Sa correspondance et son *Journal* surtout en fourniraient d'innombrables preuves; il écrit par exemple : « Vingt fois par heure je me dis : Ceux que j'aime sont-ils contents?..

Je pense à celui-là, à celle-ci que j'aime, à telle personne qui pleure : vingt fois par heure, *je fais le tour de mon cœur* » ; et encore : « Il m'est arrivé de passer des jours et des nuits à me tourmenter extrêmement de ce que devaient souffrir les personnes qui ne m'étaient nullement intimes et que je n'aimais pas particulièrement. Mais un instinct involontaire me forçait à leur faire du bien sans le leur laisser connaître. C'était *l'enthousiasme de la pitié*, *la passion de la bonté* que je sentais en mon cœur. »

On voit ainsi que, par le point d'arrivée comme par le point de départ, le pessimisme de Vigny se distingue nettement de celui des René, des Manfred et des Sténio romantiques. La séparation hautaine que ces illustres désespérés cherchaient à élever entre eux et le commun des hommes, le contraste qu'ils affectaient d'établir entre leur infortune personnelle et la condition des vulgaires mortels, enfin la prétention de voir dans leur souffrance particulière le triste privilège et comme la rançon de leur fatale grandeur, font place chez Alfred de Vigny à un sentiment d'étroite communion avec l'humanité, à une pitié sans bornes pour les misères qu'elle renferme, à une sympathie profonde pour tous les muets acteurs du drame lamentable qui se joue dans l'univers.

Mais un caractère plus important donne une haute valeur au pessimisme d'Alfred de Vigny : la sincérité, une absolue sincérité. Jamais, je crois, l'on n'écrivit plus simplement, pour soi-même, pour soi seul, à seule fin de soulager son cœur, *pro remedio animæ suæ*. Il n'est pas un feuillet du *Journal intime* où la critique la plus exercée puisse trouver trace de dilettantisme ni de déclamation. Une concordance parfaite a toujours existé entre les sentiments de l'homme et les doctrines de l'écrivain : tous les rêves de l'un, même les plus sombres, ont été vécus par l'autre. Le détachement qu'il est, à la rigueur, permis au philosophe de professer à l'égard d'une œuvre de dialectique et de théorie ne pouvait non plus se concilier avec une si puissante sensibilité poétique. Il était loisible, par exemple, à Schopenhauer, qui fut si désespéré en théorie, de conserver en pratique (ses lettres le prouvent) un certain fonds de gaieté ; mais Vigny avait engagé toute son âme, tout son être intime dans sa théorie du monde moral. Aussi, quel admirable manuel de désespérance l'on composerait avec les *Destinées*, le *Journal intime* et quelques lettres choisies ! Si la mode était encore des gravures emblématiques qu'on voit au frontispice des vieux livres, on mettrait ici la *Melancolia* du maître de Nuremberg. Cette tragique figure, au regard tendu vers l'infini, au poing serré, aux ailes

pour jamais reployées, ferait bien en tête des pages éloquentes où les troubles intérieurs d'une grande âme se sont exprimés avec un accent si pénétrant. Et, pour épigraphe, l'on inscrirait encore cette phrase du sage inconnu qui, dans les anciens jours, inaugura la dispute sublime de la conscience humaine et de la Divinité : « Plût à Dieu qu'on pesât mes plaintes et que mes maux fussent mis en balance! ceux-ci paraîtraient plus lourds encore que tout le sable de la mer ; car j'ai parlé dans l'oppression de mon âme et gémi dans l'amertume de mon cœur[1]. » Sans doute, la lecture assidue d'un tel manuel serait funeste au plus grand nombre, car elle laisserait dans leur cœur un vide cruel et ferait bientôt de leur âme un lieu de silence et de mort. Mais peut-être serait-elle salutaire à quelques-uns. C'est une pensée ancienne déjà que l'adieu au bonheur est le moyen le plus assuré de trouver le bonheur. Qui sait donc si, dans une aussi complète abdication de tout espoir et de toute joie, il n'y aurait pas pour certaines âmes, pour celles-là précisément qui croient n'avoir plus de motif de vivre, un principe secret de renaissance et de suprême enchantement?

1. *Job*, VI, 2.

IV

DERNIÈRES ANNÉES. L'HOMME ET L'ŒUVRE

Vingt-cinq années durant, il vécut dans ces pensées, dans cette grande tension de l'âme.

Retiré d'habitude au fond de la Charente, sur sa terre du Maine-Giraud, réduit à la société perpétuellement silencieuse de Mme de Vigny, il restait des mois entiers à lire et à songer. A peine si quelques heures données le matin au sommeil interrompaient sa rêverie, car c'était encore la nuit que le fardeau de la vie lui paraissait le moins insupportable, et ce n'était guère avant le jour qu'il tentait de s'endormir : « Savez-vous, écrivait-il à une amie, savez-vous rien de plus triste que l'affreuse aurore?

Comme elle apporte avec elle l'humidité et le frisson du matin, les rosées malsaines et glaciales! Que de fois je lui ai fermé les rideaux les plus sombres avec indignation, en rallumant les bougies qui ne prennent pas comme elle un air de gaieté indifférente. Elles sont un peu mélancoliques comme la vie et se consument lentement comme nous. Je les ai là en ce moment et je me trouve plus à l'aise avec elles, après minuit, qu'à la lueur du jour bruyant pour causer avec vous, enfant chérie, que j'ai vue au berceau et qui ne devriez jamais souffrir.... [1] »

Parfois pourtant un souffle ancien de douce poésie revenait tempérer les âpres rigueurs de sa solitude ou ramenait son âme vers des régions plus sereines, comme l'atteste cette lettre qu'il adressait à Barbier, l'auteur des *Iambes* et d'*Il Pianto* : « Je viens de relire votre traduction de *Jules César* et de la lire tout haut ce soir à Lydia, mon ami; j'ai joué la pièce aussi, faisant entrer en moi successivement toutes les grandes âmes des personnages de Shakespeare, comme l'eût fait un acteur. De cette manière n'avez-vous pas éprouvé que l'on jouit mieux des grandes choses? Nos énormes fenêtres étaient ouvertes, et tandis que la lampe et les bougies nous éclairaient à l'intérieur, les bois et les rochers étaient éclairés

1. Lettre inédite à Mme Lachaud, 1855.

par la lune. Il me paraissait que les vieux chênes écoutaient le vieux poète. Voilà ma salle, mes décors et mon public. J'ai été mieux que jamais en face de l'âme de Shakespeare, et j'ai besoin d'en causer avec vous. » Et après de longs développements d'une haute et fine critique, la lettre se fermait sur cette impression de fraîcheur et de repos. « Je n'ai voulu vous dire que cela, ce soir, par cette belle nuit calme dont Shakespeare et vous avez fait les frais. J'ai sous les yeux des collines aussi vertes que vos chères collines d'Irlande, et des prés que six fontaines arrosent éternellement ; ce sont des sources qui portent des noms charmants dans le langage gaulois et demi-latin de nos paysans [1]. »

Mais ces retours de douceur étaient rares, et ce qu'il avait appelé autrefois « le calme adoré des heures noires » lui était interdit à jamais.

Il ne passait plus à Paris que trois ou quatre mois par an. Quelques amis venaient alors le voir, il retournait aux séances de l'Académie, un peu de vie semblait renaître autour de lui ; mais bien que le monde cherchât encore à l'attirer, il se prêtait fort peu à ses avances. D'ailleurs, personne n'avait eu confidence du secret douloureux qu'il portait en lui. Sa plus ancienne et plus intime amie, la

1. Inédite, 11 mars 1849.

marquise de la Grange, qui cherchait à l'attirer et le distraire chez elle, recevait pour toute réponse à ses instances affectueuses des lettres telles que celle-ci : « Avant-hier, mercredi, je vous ai écrit un billet tout rempli de regrets. Je vous disais qu'il ne faut plus jamais m'inviter à dîner. J'ai le cœur serré de mille tristesses et je ne pourrais pas sourire un moment, même près de vous. Vous m'en demanderiez la cause, et ce serait pour vous un grand ennui que de l'entendre et pour moi un vrai supplice que de la dire. Ne m'interrogez jamais. Il y a tant de choses auxquelles Dieu seul peut quelque chose!... »

Dans le monde, sa réserve était plus rigoureuse encore. A voir ses dehors paisibles, la placidité olympienne de son visage et la beauté calme de ses attitudes, personne ne se doutait que son âme fût atteinte mortellement et que le sang coulât goutte à goutte de son cœur.

Une expression qui revient fréquemment sous sa plume traduit bien son tourment durant ces dernières années : « *Implora pace* ». C'était une épitaphe gravée sur une tombe de femme et qu'il avait recueillie dans la correspondance, alors récemment publiée, de lord Byron [1]. Il se la répétait tout bas, s'en faisant à

1. Voici le curieux passage de cette correspondance où

lui-même la continuelle application, et il écrivait dans son *Journal* sous les deux mots italiens : « Quelle paix implores-tu? Est-ce la paix du tombeau? L'as-tu trouvée du moins? Si tu ne l'avais pas? Si le tombeau était bruyant comme la vie, si tu entendais là, jusqu'à la dissolution de tout ton corps, le bruit des monstres qui te dévorent? Si ton âme entendait pour l'éternité le bruit des gémissements de la nature?

Vigny a évidemment relevé cette épitaphe, bien qu'il n'en ait pas indiqué la provenance :

Lord Byron à M. Hoppner, Consul d'Angleterre à Venise.

« *Bologne, 6 juin 1819.*

« J'ai découvert au cimetière de la Certosa une ou plutôt deux belles épitaphes. L'une disait :

Martini Luigi
Implora pace,

« Et l'autre :

Lucrezia Picini
Implora eterna quiete.

« Et c'était tout. Mais il me semble que ces deux ou trois mots résument tout ce que l'on peut penser sur un pareil sujet; et la douceur de la langue italienne leur prête une exquise mélodie. Espoir, doute, humilité, ils expriment tout. Et peut-il être rien de plus pathétique et de plus réservé à la fois que cette prière : *Implora*. Elle et lui, tous deux sont las de la vie, ils ne souhaitent plus que le repos, ils l'implorent pour l'éternité. Cela est beau comme une belle épitaphe grecque.

« De grâce, si vous résidez encore à Venise quand on m'y enterrera, faites graver sur ma tombe ces deux mots : *Implora pace*, et rien de plus. Je ne connais rien, chez les Anciens ni chez les Modernes, qui, à cent fois près, me satisfasse autant.... »

« Pauvre femme! pauvre femme! qu'avais-tu fait, qu'avais-tu souffert pour parler ainsi, et quelle main a écrit sur ta tombe le cri de ta vie?

« Et moi, pourquoi me suis-je souvenu de ces mots depuis que je les ai lus dans les lettres du voyageur divin qui a rencontré ta tombe?

« C'est que j'entends mon cœur qui, enfermé dans ma poitrine comme dans une tombe, *implore la paix* comme toi. »

Et la même supplication reparaît sans cesse dans sa correspondance avec son amie, la marquise de la Grange : « *Implora pace!* » C'est le cri de Lucrèce, qui est aussi celui de Pascal : « *Placidam pacem!* La paix! la paix! »

Au point où s'était élevée sa pensée, elle échappait aux chagrins vulgaires, aux soucis mesquins qui assombrirent la vieillesse de tant d'écrivains illustres; et, quoi qu'on en ait dit, les déceptions personnelles qu'il avait pu éprouver comptaient pour peu dans sa tristesse. Il avait assisté sans récrimination ni rancune à l'échec de la grande expédition romantique, au naufrage en vue des terres promises, à la discorde et à la dispersion des chefs. Il avait vu sans amertume les faveurs du public s'éloigner de lui, et entendu sans jalousie les clameurs tumultueuses qui glorifiaient ses rivaux. Il se résignait sans murmure à la loi fatale qui n'assigne

aux talents les plus originaux qu'un temps pour captiver les esprits, et qui les remplace aussitôt par des talents plus jeunes. La *Divine Comédie* lui était trop familière pour qu'il ne connût pas les mélancoliques paroles que le peintre Oderic adresse à Dante, au XIe chant du *Purgatoire* : « Après moi, disait cette âme en pâlissant, après moi Francesco de Bologne a tout l'honneur; après Cimabuë, Giotto, de sorte que la renommée de l'autre est déjà obscurcie; après le premier Guido, un second Guido apparaît. Le bruit du monde n'est qu'un souffle de vent qui vient tantôt d'ici, tantôt de là, et change de nom en changeant de direction. »

Les causes de son désespoir étaient, on l'a vu, plus hautes et plus nobles.

N'ayant donc rien à regretter de cette vie, il attendait la mort sans crainte, sans impatience pourtant, puisque rien ne l'assurait que le tombeau ne ménage pas à l'homme une déception suprême.

Il entrait dans la vieillesse lorsqu'il subit les premières atteintes d'un mal terrible, impitoyable, le cancer. Alors, après les tourments du cœur et de la pensée, il connut aussi, jusqu'à l'excès, la douleur physique. La pire de toutes les souffrances, celle-ci, parce qu'elle est la plus inexplicable et la plus inutile, parce qu'à un certain degré elle atteint aussi le moral et qu'à la longue, suivant la belle parole de

sainte Thérèse, « elle réduit l'âme à ne savoir plus que devenir ». — Il supporta héroïquement cette épreuve nouvelle. Son souci de la pudeur, sa répugnance des laideurs physiques l'empêchaient de nommer son mal. Quand par hasard il en parlait, il trouvait moyen de l'ennoblir par sa façon poétique de le désigner ou d'en décrire les ravages. « Je suis, écrivait-il à un ami, accablé des lassitudes de cette lutte contre le vautour que Prométhée m'a légué. Il me dévore avec une cruauté inouïe[1]. »

Le 17 septembre 1863, après une lente agonie, son corps cessa de souffrir; et, si la mort est, comme le croyait Platon, « un sommeil sans aucun songe », si vraiment elle procure la paix et l'oubli, son âme aussi connut enfin le repos.

Tel fut 'homme. Quelle trace laissait-il derrière lui?

A le considérer d'abord comme écrivain, Alfred de Vigny se détache nettement des autres Romantiques, Sous certains rapports, même, il fait avec eux un contraste absolu. A leur brillante facilité, à leur prodigieuse abondance, au luxe outré de leur palette, il oppose un style toujours simple, pur,

1. Lettre inédite à M. Ratisbonne, 16 février 1862.

diaphane, un sentiment délicat de la couleur, un souci constant de la ligne, une langue d'une correction et d'une chasteté parfaites. Et pourtant, avec cette préoccupation de la forme, nul écrivain n'eut plus que lui le mépris de la phrase. La haute idée qu'il se faisait de la littérature et le respect qu'il portait à sa pensée lui inspiraient une répugnance invincible pour les procédés de style et les effets de période dont les Romantiques et, plus qu'eux tous, Chateaubriand leur maître, ont tant abusé. On connait le singulier aveu de Chateaubriand à Joubert dans le récit d'un voyage nocturne : « Un petit bout du croissant de la lune était dans le ciel, tout justement pour m'empêcher de mentir, car je sens que si la lune n'avait pas été là, je l'aurais toujours mise dans ma lettre, et c'eût été à vous de me convaincre de fausseté l'almanach à la main ». Cette façon de sacrifier l'intégrité de sa pensée ou l'exactitude de ses impressions à l'harmonie de la phrase et à l'effet pittoresque du morceau révoltait Alfred de Vigny. « Le malheur des écrivains est qu'ils s'embarrassent peu de dire vrai pourvu qu'ils disent, lit-on sur un feuillet de son *Journal*. Il est temps de ne chercher les paroles que dans sa conscience. » Et quelques pages plus loin : « Ce qui manque aux lettres, c'est la *sincérité*. Après avoir vu clairement que le travail des livres et la recherche

de l'expression nous conduit tous au paradoxe, j'ai résolu de ne sacrifier jamais qu'à la conviction et à la vérité, afin que cet élément de sincérité complète et profonde dominât dans mes livres et leur donnât le caractère sacré que doit donner la présence divine du vrai. »

Avec la sincérité, Vigny a possédé, à un haut degré, un don qui n'aura pas été moins rare en ce siècle, le goût. Le goût dans l'art d'écrire! le tact littéraire, le sens de la mesure, la perception des nuances, l'instinct de ce qu'il faut exprimer et taire, insinuer et sous-entendre! Même dans ses innovations de forme, dans ses hardiesses de style, il a su se montrer discret; jamais il n'a fait violence au génie de la langue française, et l'on peut lui appliquer sans réserve l'éloge que Quintilien décernait à Horace : « *Verbis felicissimè audax* ». C'était chez lui d'ailleurs un principe arrêté que l'art implique le choix. Ni idéaliste ni réaliste, au sens exclusif et opposé qu'ont pris ces termes, il voulait qu'on observât scrupuleusement la nature, qu'on la serrât de près, mais pour l'interpréter, la rendre avec émotion, en dégager le sens intime, et non pour l'imiter et la copier servilement. « A quoi bon les arts, a-t-il dit, s'il n'étaient que le redoublement et la contre-épreuve de l'existence? Nous ne voyons que trop autour de nous la triste et désenchanteresse

réalité! » Les trois nouvelles qui composent le volume de *Servitude et Grandeur militaires* sont, à cet égard, des modèles de composition romanesque qui ne seront jamais dépassés, autant du moins que restera vraie cette formule où Vigny résumait toute sa doctrine littéraire : « L'art est la vérité choisie ».

Si, comme versificateur, Alfred de Vigny n'égale pas les grands virtuoses de son temps, s'ils lui sont assurément supérieurs pour le relief et l'éclat, pour la richesse verbale, pour la liberté des mouvements, pour la variété des rythmes, la cause en est moins à l'insuffisance de son génie poétique qu'à la nature de son inspiration, aux lois mêmes de la poésie, à l'antinomie secrète et irréductible qui existe entre l'art et la pensée. Quand, par exemple, Théophile Gautier lui reprochait d'avoir trop peu accordé à la rime, sa critique n'était fondée qu'en fait; car la rime riche, indispensable aux œuvres de l'imagination descriptive, n'a ni possibilité ni raison d'être dans les poèmes où dominent le sentiment et l'idée. Mais, cela dit, on doit reconnaître à sa poésie quelque chose de sobre, de solennel et de vigoureux qui n'appartient qu'à elle, et admirer dans les strophes de *Moïse*, dans les imprécations de *Samson*, dans les *terze rime* des *Destinées*, la majestueuse simplicité des plus beaux versets hébraïques.

D'ailleurs, la véritable originalité de Vigny n'est pas dans ces questions de facture : elle est d'abord dans le rôle de précurseur qu'il a joué sur la scène littéraire. Que l'on se reporte, en effet, par la pensée aux environs de l'année 1822. Des trois poètes qui, pour leurs débuts, venaient de publier les *Méditations*, les *Poèmes antiques et modernes* et les *Odes*, un seul avait à cette heure l'instinct de la rénovation qu'appelait la poésie française et le sens des formes par lesquelles elle devait s'accomplir ; et ce n'était pas Lamartine, et certes non plus ce n'était pas Victor Hugo.

Sainte-Beuve l'a dit avec autorité : il y a tout à la fois dans Lamartine commençant du Millevoye, du Voltaire (celui des belles épîtres) et du Fontanes ; et Victor Hugo procède sans disparate de ses devanciers lyriques. « Mais chez Alfred de Vigny on cherche vainement union et parenté avec ce qui précède en poésie française. D'où sont sortis, en effet, *Moïse*, *Eloa*, *Dolorida* ? Forme de composition, forme de style, d'où cela est-il inspiré ? Si les poètes de la Pléiade de la Restauration ont pu sembler à quelques-uns être nés d'eux-mêmes sans transition prochaine dans le passé littéraire, déconcertant les habitudes du goût et de la routine, c'est bien sur Alfred de Vigny que tombe en plein la remarque. »

Dans le recueil même qui porte la date de 1822, bien avant que le futur auteur de la *Légende des siècles* naquît au romantisme, Alfred de Vigny se proposait déjà de raconter en une série de petites épopées les migrations de l'âme humaine à travers les âges : « On éprouve, disait-il dans sa *Préface*, un grand charme à remonter par la pensée jusqu'aux temps antiques : c'est peut-être le même charme qui entraîne un vieillard à se rappeler ses premières années d'abord, puis le cours entier de sa vie. La poésie, dans les âges de simplicité, fut tout entière vouée aux beautés des formes physiques de la nature et de l'homme ; chaque pas qu'elle a fait ensuite avec les sociétés vers nos temps de civilisation et de douleur, a semblé la mêler à nos arts ainsi qu'aux souffrances de nos âmes. A présent, enfin, sérieuse comme notre Religion et la Destinée, elle leur emprunte ses plus grandes beautés. Sans jamais se décourager, elle a suivi l'homme dans son grand voyage comme une belle et douce compagne.

« J'ai tenté dans notre langue quelques-unes de ses couleurs, en suivant sa marche vers nos jours. »

Et la disposition des poèmes qu'annonce cette *Préface* est tripartite aussi comme sera celle de la *Légende des siècles* : « *Poèmes antiques, poèmes judaïques, poèmes modernes* ». — « *Livre mystique, livre antique, livre moderne* ».

Mais le nom de précurseur serait un vain titre s'il suffisait pour le mériter d'avoir aperçu le premier une voie nouvelle, d'avoir de loin salué le but et de ne s'en être jamais plus approché.

Dans une direction au moins, Alfred de Vigny a été véritablement novateur, au sens le plus large et le plus méritoire du mot : il a créé la poésie philosophique en France. Jusqu'à l'apparition de *Jocelyn* en 1836, on ne dépassait guère, en effet, l'ode, la ballade et l'élégie, et nul poète, l'auteur de *Moïse* et d'*Eloa* excepté, ne se doutait que la musique des vers pût traduire des idées abstraites et rendre sensibles des thèses morales.

Cette priorité dont il savait tout le prix, Alfred de Vigny la revendiquait hautement. « Le seul mérite, écrivait-il dans une de ses *Préfaces*, le seul mérite qu'on n'ait jamais disputé à ces compositions, c'est d'avoir devancé en France toutes celles de ce genre dans lesquelles *une pensée philosophique est mise en scène sous une forme épique ou dramatique*. — Dans cette route d'innovation l'auteur se mit en marche bien jeune, mais le premier. »

Mais ce n'est pas seulement la priorité dans l'ordre des dates qu'il aurait eu droit de réclamer sur ses concurrents : il a été, à son heure, le plus haut représentant de la pensée poétique. Si Lamartine semble, en effet, plus riche, s'il a le vol plus majestueux,

l'essor de Vigny est plus puissant et plus assuré : autant la philosophie du chantre des *Harmonies* est nuageuse et inconsistante, autant celle du poète des *Destinées* est substantielle et forte, parce que l'une s'inspire plus des sentiments que des idées, tandis que l'autre, dépassant de bien loin la sphère étroite des émotions intimes, s'édifie sur un système général des choses.

Et par là aussi, par la vigueur et l'étendue de sa pensée, par le sens profond qu'il eut de l'au-delà, par l'intensité du rêve qu'il porta en lui, Alfred de Vigny est supérieur à Victor Hugo, dont le génie est ailleurs : dans la puissance de la vision pittoresque, dans l'intarissable fécondité de l'imagination, dans la souveraine maîtrise du travail technique.

Mais nulle part peut-être cette supériorité de la pensée poétique ne s'est plus nettement affirmée chez Vigny que dans celles de ses œuvres dont le point de départ était précisément le plus éloigné du domaine de l'intellect, et personne n'a mieux compris que lui cette vérité proclamée par Hegel, que « les passions de l'âme et les affections du cœur ne sont matière de pensée poétique que dans ce qu'elles ont de général, de solide et d'éternel ». Aussi est-il le seul de nos poètes qui ait eu une vision supérieure de la femme et de l'amour. Et pour s'en convaincre,

il suffit de relire à la suite les quatre grands morceaux que la poésie amoureuse, comme on disait jadis, a produits en ce siècle, le *Lac*, la *Tristesse d'Olympio*, le *Souvenir* et la *Colère de Samson*.

Lamartine n'a connu de l'amour que les extases tranquilles, les épanchements sacrés où les sens n'ont point de part, les émotions nobles et suaves qui ne laissent ni trouble ni remords, et il s'en est fait une sorte de religion sublime et passionnée, dont le *Lac* est le plus bel hymne, mais où l'image de la femme est si vague et si lointaine qu'elle semble presque absente.

Qu'est-ce, d'autre part, que la *Tristesse d'Olympio*, sinon un admirable lieu commun poétique, un magnifique étalage des souffrances du cœur, un morceau de lyrisme égal aux plus belles *canzoni* des maîtres italiens, mais d'où nulle idée de l'amour ne se dégage, parce que tout y est factice, que nul cri de l'âme ne s'y fait entendre et que nulle trace de passion vraie ne s'y révèle?

Par excès contraire, la même critique s'applique au *Souvenir* : il a été écrit sous le coup d'une émotion trop voisine encore des événements qu'il rappelle, et l'imagination de l'auteur, asservie à une mémoire implacablement fidèle, comme il advient d'ordinaire à ceux dont la volupté est le seul principe d'inspiration, est loin d'avoir achevé son office

qui est d'épurer les passions du poète de ce qu'elles ont d'individuel et d'accidentel pour en dégager ce qu'elles contiennent d'impérissable et d'universel.

Seul Alfred de Vigny, dans la *Colère de Samson*, s'est élevé jusqu'à une conception générale de la femme et de l'amour, conception grandiose et tragique, on l'a vu, et comparable à celle dont la tristesse désabusée de l'*Ecclésiaste* nous a légué la formule : « La femme est plus amère que la mort, et ses bras sont comme des chaînes ».

C'est par ce caractère d'universalité, dont tous ses écrits portent la marque profonde, qu'Alfred de Vigny est assuré de vivre dans l'avenir. Une génération distraite a pu le négliger parce qu'il a cherché de préférence ses sujets en dehors des préoccupations de son entourage et qu'il a le plus souvent habité une région supérieure aux vicissitudes de son époque. Mais ce qui lui aura nui auprès de ses contemporains le servira devant la postérité. Et lorsque, dans notre littérature, il ne restera plus du romantisme qu'une faible trace avec de grands noms, l'auteur des *Destinées* trouvera encore un puissant écho dans les âmes. Ce n'est, en effet, ni l'harmonie du style, ni l'éclat des images, ni même la vivacité des impressions qui sauvent une œuvre de l'oubli. On ne survit à soi-même qu'à la condition d'avoir fixé dans une forme expressive et originale quel-

ques-uns des sentiments et des soucis éternels de l'homme. « On ne mérite pas le nom de poète tant que l'on n'exprime que des idées ou des émotions personnelles, et celui-là seul en est digne qui sait s'assimiler le monde. » Si cette belle parole de Gœthe est vraie, s'il n'est de véritable poésie que celle qui implique un système sur les choses divines et les choses humaines, Alfred de Vigny est assurément l'un de nos plus grands poètes; car nul n'a réalisé en lui une vision plus complète de l'univers, nul n'a posé avec plus de hardiesse le problème de l'âme et celui de l'humanité. A ce titre même, il n'appartient pas seulement à notre littérature nationale; il a sa place marquée aussi dans l'histoire générale des esprits, dans la lignée des Lucrèce, des Dante et des Gœthe, dans l'élite des grands inspirés qui se transmettent à travers les siècles le flambeau de la vie morale avec la tradition de la haute pensée poétique.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

4067-02. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 12-02.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE
LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS
DE NOTRE LITTÉRATURE

Notre siècle a eu, dès son début, et léguera au siècle prochain un goût profond pour les recherches historiques. Il s'y est livré avec une ardeur, une méthode et un succès que les âges antérieurs n'avaient pas connus. L'histoire du globe et de ses habitants a été refaite en entier; la pioche de l'archéologue a rendu à la lumière les os des guerriers de Mycènes et le propre visage de Sésostris. Les ruines expliquées, les hiéroglyphes traduits ont permis de reconstituer l'existence des illustres morts, parfois de pénétrer jusque dans leur âme.

Avec une passion plus intense encore, parce qu'elle était mêlée de tendresse, notre siècle s'est appliqué à faire revivre les grands écrivains de toutes les littératures, dépositaires du génie des nations, interprètes de la pensée des peuples. Il n'a pas manqué en France d'érudits pour s'occuper de cette tâche; on a publié les œuvres et débrouillé la biographie de ces hommes fameux que nous chérissons comme des ancêtres et qui ont contribué, plus même que les princes et les capitaines, à la formation de la France moderne, pour ne pas dire du monde moderne.

Car c'est là une de nos gloires, l'œuvre de la France a été accomplie moins par les armes que par la pensée, et l'action de notre pays sur le monde a toujours été indépendante de ses triomphes militaires : on l'a vue prépondérante aux heures les plus douloureuses de l'histoire nationale. C'est pourquoi les maîtres esprits de notre littérature intéressent non seulement leurs descendants directs, mais encore une nombreuse postérité européenne éparse au delà des frontières.

Beaucoup d'ouvrages, dont toutes ces raisons justifient du reste la publication, ont donc été consacrés aux grands écrivains français. Et cependant ces génies puissants et charmants ont-ils dans le monde la place qui leur est due? Nullement, et pas même en France.

Nous sommes habitués maintenant à ce que toute chose soit aisée; on a clarifié les grammaires et les sciences comme on a simplifié les voyages ; l'impossible d'hier est devenu l'usuel d'aujourd'hui. C'est pourquoi, souvent, les anciens traités de littérature nous rebutent et les éditions complètes ne nous attirent point : ils conviennent pour les heures d'étude qui sont rares en dehors des occupations obligatoires, mais non pour les heures de repos qui sont plus fréquentes. Aussi, les œuvres des grands hommes complètes et intactes, immobiles comme des portraits de famille, vénérées, mais rarement contemplées, restent dans leur bel alignement sur les hauts rayons des bibliothèques.

On les aime et on les néglige. Ces grands hommes

semblent trop lointains, trop différents, trop savants, trop inaccessibles. L'idée de l'édition en beaucoup de volumes, des notes qui détourneront le regard, l'appareil scientifique qui les entoure, peut-être le vague souvenir du collège, de l'étude classique, du devoir juvénile, oppriment l'esprit; et l'heure qui s'ouvrait vide s'est déjà enfuie; et l'on s'habitue ainsi à laisser à part nos vieux auteurs, majestés muettes, sans rechercher leur conversation familière.

L'objet de la présente collection est de ramener près du foyer ces grands hommes logés dans des temples qu'on ne visite pas assez, et de rétablir entre les descendants et les ancêtres l'union d'idées et de propos qui, seule, peut assurer, malgré les changements que le temps impose, l'intègre conservation du génie national. On trouvera dans les volumes en cours de publication des renseignements précis sur la vie, l'œuvre et l'influence de chacun des écrivains qui ont marqué dans la littérature universelle ou qui représentent un côté original de l'esprit français. Les livres sont courts, le prix en est faible; ils sont ainsi à la portée de tous. Ils sont conformes, pour le format, le papier et l'impression, au spécimen que le lecteur a sous les yeux. Ils donnent, sur les points douteux, le dernier état de la science, et par là ils peuvent être utiles même aux spécialistes. Enfin une reproduction exacte d'un portrait authentique permet aux lecteurs de faire, en quelque manière, la connaissance physique de nos grands écrivains.

En somme, rappeler leur rôle, aujourd'hui mieux

connu grâce aux recherches de l'érudition, fortifier leur action sur le temps présent, resserrer les liens et ranimer la tendresse qui nous unissent à notre passé littéraire ; par la contemplation de ce passé, donner foi dans l'avenir et faire taire, s'il est possible, les dolentes voix des découragés : tel est notre objet principal. Nous croyons aussi que cette collection aura plusieurs autres avantages. Il est bon que chaque génération établisse le bilan des richesses qu'elle a trouvées dans l'héritage des ancêtres, elle apprend ainsi à en faire meilleur usage ; de plus, elle se résume, se dévoile, se fait connaître elle-même par ses jugements. Utile pour la reconstitution du passé, cette collection le sera donc peut-être encore pour la connaissance du présent.

J. J. Jusserand.

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES

SUR LA VIE, LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE
DES PRINCIPAUX AUTEURS DE NOTRE LITTÉRATURE

Chaque volume in-16, orné d'un portrait en héliogravure, broché. 2 fr.

LISTE DANS L'ORDRE DE LA PUBLICATION

DES 47 VOLUMES PARUS

(Novembre 1902)

VICTOR COUSIN, *par M. JULES SIMON*
de l'Académie française.

MADAME DE SÉVIGNÉ, *par M. GASTON BOISSIER*
secrétaire perpétuel de l'Académie française.

MONTESQUIEU, *par M. ALBERT SOREL*
de l'Académie française.

GEORGE SAND, *par M. E. CARO*
de l'Académie française.

TURGOT, *par M. LÉON SAY*
de l'Académie française.

THIERS, *par M. P. DE RÉMUSAT*
sénateur, membre de l'Institut.

D'ALEMBERT, *par M. JOSEPH BERTRAND*
de l'Académie française.

MADAME DE STAEL, *par M. ALBERT SOREL*
de l'Académie française.

THÉOPHILE GAUTIER, *par M. MAXIME DU CAMP*
de l'Académie française.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE,
par M. ARVÈDE BARINE.

MADAME DE LAFAYETTE,
par M. le comte D'HAUSSONVILLE
de l'Académie française.

MIRABEAU, *par M. EDMOND ROUSSE*
de l'Académie française.

RUTEBEUF, *par M. CLÉDAT*
professeur de Faculté.

STENDHAL, *par M. ÉDOUARD ROD.*

ALFRED DE VIGNY,
par M. MAURICE PALÉOLOGUE

BOILEAU, *par M. G. LANSON.*
professeur de Faculté.

CHATEAUBRIAND, *par M. de LESCURE.*

FÉNELON, *par M. Paul JANET.*
membre de l'Institut.

SAINT-SIMON, *par M. GASTON BOISSIER*
secrétaire perpétuel de l'Académie française.

RABELAIS, *par M. RENÉ MILLET*

J.-J. ROUSSEAU, *par M. ARTHUR CHUQUET*
professeur au Collège de France.

LESAGE, *par M. EUGÈNE LINTILHAC.*

VAUVENARGUES, *par M. MAURICE PALÉOLOGUE.*

DESCARTES, *par M. ALFRED FOUILLÉE*
membre de l'Institut.

VICTOR HUGO, *par M. LÉOPOLD MABILLEAU*
professeur de Faculté.

ALFRED DE MUSSET, *par M. ARVÈDE BARINE.*

JOSEPH DE MAISTRE, *par M. GEORGE COGORDAN.*

FROISSART, *par Mme MARY DARMESTETER.*

DIDEROT, *par M. JOSEPH REINACH.*

GUIZOT, *par M. A. BARDOUX*
membre de l'Institut.

MONTAIGNE, *par M. PAUL STAPFER*
professeur de Faculté.

LA ROCHEFOUCAULD, *par M. J. BOURDEAU.*

LACORDAIRE, *par M. le comte D'HAUSSONVILLE*
de l'Académie française.

ROYER-COLLARD, *par M. E. SPULLER.*

LA FONTAINE *par M. G. LAFENESTRE*
membre de l'Institut.

MALHERBE, *par M. le duc DE BROGLIE*
de l'Académie française.

BEAUMARCHAIS, *par M. ANDRÉ HALLAYS.*

MARIVAUX, *par M. GASTON DESCHAMPS.*

RACINE, *par M. GUSTAVE LARROUMET*
membre de l'Institut.

MÉRIMÉE, *par M. AUGUSTIN FILON.*

CORNEILLE, *par M. G. LANSON.*
professeur de Faculté.

FLAUBERT, *par M. ÉMILE FAGUET*
de l'Académie française.

BOSSUET, *par M. ALFRED RÉBELLIAU.*

PASCAL, *par M. ÉMILE BOUTROUX*
membre de l'Institut.

FRANÇOIS VILLON, *par M. GASTON PARIS*
de l'Académie française.

ALEXANDRE DUMAS père,
par M. HIPPOLYTE PARIGOT

ANDRÉ CHÉNIER, *par M. ÉMILE FAGUET*
de l'Académie française.

(*Divers autres volumes sont en préparation.*)

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 11-1902.

